ne peut pas le pouvoir de Dieu, qu'au-dessous du fronton du Parthénon, on vit gravés en lettres de feu ces mots, *ignoto Deo* qu'avait autrefois admirés saint Paul. Ainsi, tout, dans la nature, appelait les peuples civilisés à la sainte délivrance des Hellènes.

Et moi aussi, Français obscur, descendant peut-être du peuple fameux qui a ravagé anciennement la Grèce et dont les bandes incursives périrent sous les roches pendantes de Delphes et au pied du Capitole, ou bien des nations sauvages et belliqueuses qui ont conquis les Gaules; moi, né sur les bords du fleuve impétueux, que traversèrent Annibal et sa fortune, dans les murs construits par Plancus, tandis que j'écris cette histoire simple et touchante, sur les rivages de la Seine, dans les

pied de la colonnade du Louvre, ils s'unissent dans les airs et charment tous les cœurs qui brûlent pour la gloire et le génie. Dites donc ce mot si impatiemment attendu; vos soldats frémissent de n'avoir que l'arme au bras, ils voudraient déjà vous avoir conquis une immortalité que l'avenir a dérobée à tant de courageux guerriers, à tant de profonds génies, et l'avoir enchaînée à votre char. Ne laissez pas à la postérité sévère et véridique le triste soin de proclamer ces paroles outrageantes : Les Grecs ont imploré Alexandre, et Alexandre, chrétien, Alexandre, empereur, Alexandre, maître d'un million de soldats, a détourné les yeux. Traversez donc le Pruth, et je vous promets que ce passage surpassera ceux du Granique et du Rhin, si vantés par les

poètes et les historiens; jamais fleuve n'aura joui d'autant d'honneur que celui dont vous le comblerez; combattez, si vous êtes avide de victoires, plus fameuses que celles d'Issus et d'Arbelles; combattez, car je vous certifie que l'empire de Constantinople s'écroulera devant vous comme celui de Darius, et que Bysance, renaissant de ses cendres, attachera à vos drapeaux vainqueurs de nouveaux lauriers et une couronne de plus; alors presque aussi jeune que Alexandre de Macédoine, vous serez mis au-dessus de lui par l'histoire, secondée de la postérité, et vous serez long-temps encore à trouver votre Babylone, car l'immuable avenir vous réserve des choses incroyables, faites pour étonner un siècle accoutumé aux merveilles. Rivages du Gange, campagnes

NADDOK

LE NOIR,

OU

Le Brigand de Norwége.



NADDOK.



Grand merci, Mr le Capitaine .....

Tom. 2 Pag. 183

NADDOK

LE NOIR,

OU

Le Brigand de Norwège.

TRADUIT DE L'ALLEMAND,

DE E. F. VAN DER VELDE.

TOME PREMIER.

PARIS,

CHEZ PIGOREAU, LIBRAIRE,

PLACE SAINT-GERMAIN-L'AUXERROIS, N°. 22.

1825.

NADDOK
LE NOIR,
ou
Le Brigand de Norwége.

CHAPITRE PREMIER.

Un jour d'octobre 1718, le conseiller d'État Nils, comte de Gyllenstierna, était assis devant son bureau, dans son cabinet, à Stockholm. A quelques pas derrière son fauteuil, se tenait, dans une attitude à demi suppliante, son fils Arwed, jeune suédois d'une haute taille, aux yeux bleus, à la chevelure d'un

blond doré, et dont les traits, embellis des couleurs les plus fraîches, respiraient le courage et la résolution. Le comte se tourna tout-à-coup avec son fauteuil vers son fils.

« A quoi bon tant de paroles? dit-il avec humeur, laisse pour cette fois se dissiper cet esprit belliqueux qui t'anime. Tu es trop jeune pour cette guerre. »

— « Pas plus jeune que notre roi, répondit Arwed, lorsqu'il battit les Danois à Humbelbeck, et les Moscovites à Narva. »

— « C'est une grande calamité pour un pays d'avoir, dans son roi, un Don Quichotte. Il ne se commet pas de folie dans l'État que son exemple ne justifie! »

— « O mon père, n'accusez

pas ce héros ! Des successeurs de Gustave-Adolphe c'est le plus grand. »

— « Aucun n'a rendu son pays plus malheureux!... Ne crois pas, au surplus, que je méconnaisse les grandes qualités de notre souverain. Une seule d'elles suffirait pour immortaliser un autre prince. Il est ferme, libéral, courageux, juste, et sait maintenir la dignité royale. Mais ces vertus sont devenues chez lui plus dangereuses par leur excès, que ne le sont les vices opposés. Sa fermeté, poussée jusqu'à l'obstination, fut la cause de son malheur à Pultawa, et de sa longue et humiliante captivité chez les Turcs ; sa libéralité, dégénérée en prodigalité, a ruiné la Suède ;

son courage, qui n'est la plupart du temps qu'une aveugle témérité, a conduit des milliers de ses sujets à la boucherie ou dans les mines de la Sibérie ; chez lui, la justice a souvent été cruauté, et le maintien de la dignité royale, tyrannie. »

— « Cruauté et tyrannie! Vous jugez avec trop de sévérité le plus grand homme de l'Europe. »

— « Rappelle-toi Patkul, ce livonien qui, contre le droit des nations et celui des hommes, a dû expier, par un châtiment si terrible, ce qu'il avait fait pour sa patrie. L'affreux supplice de Patkul est, dans la vie de Charles, une tache que tous les lauriers de ce prince ne pourront cacher à la postérité. »

— « Le soleil aussi a ses taches. L'esprit du parti parmi lequel vous vous êtes rangé, mon père, ne vous permet de saisir partout que les ombres du tableau. »

— « Mon parti ne me rendra point partial. Dans le parti qu'il a choisi, le véritable patriote ne s'attache jamais qu'à sa patrie. Si le roi gouvernait avec plus de sagesse, j'abjurerais volontiers tout esprit de parti; mais avec un tel monarque il faut un contre-poids, et tout gentilhomme suédois qui veut le bonheur du roi et de sa patrie, doit se ranger parmi les *chapeaux*. »

— « Il ne me convient pas de disputer avec mon père sur cet objet. D'ailleurs je n'ai pas encore de conseils à donner à mon

pays, je ne puis que lui offrir mon bras; mais je me croirais coupable envers lui, si je le lui refusais, d'autant plus qu'il ne s'agit plus à présent de savoir si le roi a toujours choisi les meilleurs moyens pour assurer le bonheur de ses sujets; mais qu'il faut défendre de tous ses efforts un choix consommé et devenu irrévocable. Je vous en supplie donc, mon père, laissez-moi partir. »

— « Bien raisonné, mon fils. Mais ton vieux père est maître chez lui, et se croit un souverain aussi absolu dans sa maison que Charles XII dans son royaume. L'esprit guerrier du roi a déjà privé assez de parens de leurs enfans, je ne veux pas lui

sacrifier la vie de mon fils unique. »

— « Eh! qu'importe ma chétive existence, lorsqu'il s'agit du salut de la Suède! »

— « Le salut de la Suède! Et comment le salut de la Suède dépendrait-il de cette guerre extravagante? Au lieu de reconquérir ces riches contrées allemandes que nos ennemis se sont partagées sous nos yeux, nous cherchons à nous emparer de cette misérable Norwège, dont la possession ne peut nous dédommager de ce que nous aura coûté sa conquête, et dont les habitans n'auront jamais le cœur suédois. »

— « Mais que cette idée est grande! Qu'il est beau de s'em-

parer des propres États de celui qui nous a arraché nos conquêtes! »

— « Raisonnement d'un jeune insensé, qu'éblouit un plan faux mais brillant! Hélas! pourquoi faut-il qu'il y ait tant de fous d'un âge plus avancé, qui jugent de même! Que cette guerre, au surplus, soit folle ou sage, il n'importe. Tu restes; que cela te suffise! c'est mon dernier mot. Vas et laisse-moi en repos, j'ai des affaires pressantes à terminer. »

Le comte se remit à son secrétaire et prit ses papiers. Arwed restait immobile; ses traits exprimaient la plus vive indignation, ses veines étaient gonflées par la colère : il voulut parler encore, mais après un instant de

réflexions il sortit brusquement en poussant la porte avec fracas.

A ce bruit, le sénateur se retourna en grondant, et aperçut sur le parquet un petit billet. Il se leva, le ramassa, et se remit à son bureau.

« Voilà une forme de billet bien élégante, se dit-il en murmurant. Un papier fin, doré sur tranche, répandant un doux parfum, cela sent le billet doux. » Il l'ouvrit, lut, et son front se couvrit de profonds sillons. Il saisit sa sonnette et sonna avec violence. « Mon secrétaire, » dit-il au domestique qui entrait et qui se retira avec précipitation.

« Cela est bien tendre, se dit-il de nouveau après avoir relu la lettre. Mais avoir une intrigue

dans la capitale et vouloir aller en Norwège ! Cela me paraît singulier, mais au reste ne me déplaît pas. »

Brodin, vieux et fidèle secrétaire du comte, entra en ce moment d'un pas lent, et ferma la porte avec cet air empesé qui ne le quittait jamais.

« Tenez, voyez ! s'écria le sénateur en lui présentant la lettre, voilà un billet doux que mon fils vient de perdre chez moi ! Il n'est signé que du nom de Géorgine ; quelle peut être cette Géorgine ? »

— « Je ne suis, certes, pas assez heureux, dit le vieillard avec un sourire ironique, pour connaître les noms et prénoms de toutes les femmes avec lesquelles

le jeune comte peut avoir un tendre commerce. Cependant, partie par curiosité, partie pour satisfaire aux questions qui pourraient m'être faites par la suite; j'ai formé un tableau généalogique de toutes les jeunes personnes qui jouissent de quelque considération à Stockholm. J'ai précisément ce tableau sur moi, heureux s'il peut être de quelque utilité à votre excellence; mais je ne puis garantir que la Géorgine en question s'y trouve, car les inclinations de M. votre fils, comme celles d'autres jeunes gens (les exemples sont odieux), pourraient s'être fixées dans des régions plus basses, régions dans lesquelles, jusqu'à présent, je ne me suis pas soucié de faire des recherches. »

— « Au fait ! au fait ! » s'écria avec impatience le comte.

Brodin produisit son tableau.

« Hum, hum, murmura-t-il en le parcourant. Je ne saurais donc y découvrir une Géorgine ; il est vrai que ce nom n'est guères usité à Stokholm. Voici, s'écria-t-il tout-à-coup, voici une Géorgine ; mais je ne puis assurer que ce soit celle dont il s'agit. »

— « Finissons-en. »

« Géorgine Henriette Dorothée, baronne de Gortz, fille de George Henri, baron de Gortz, conseiller privé et maréchal de la cour du duc de Holstein-Gottorp, premier ministre par *interim* et directeur de la commission des finances de sa majesté le roi de Suède.

« Vous n'y êtes pas, dit avec humeur le comte en interrompant le prolixe lecteur, cette jeune fille n'est qu'un enfant.

— « D'après mes notes, âgée de quatorze ans, mais ayant l'air d'en avoir dix-huit; de plus, venant d'être confirmée et par conséquent émancipée en ce qui regarde les affaires de cœur, et la seule Géorgine parmi les femmes de la haute classe de cette capitale.

— « Ainsi, ce serait elle! Le jeune homme porte ses vues haut, et j'aime cela; mais une Gortz, non jamais! »

Le secrétaire recula de quelques pas, effrayé de la véhémence avec laquelle ce *jamais* avait été prononcé; puis, se rap-

prochant de son maître, il lui dit d'un ton conciliant : « Oserais-je observer en faveur du comte Arwed, qu'une alliance entre la famille du premier ministre et la très-noble maison de Gyllenstierna, loin de porter aucun préjudice à cette dernière, pourrait au contraire servir à son élévation?

— « Eh! eh! Brodin, vous avez vieilli sur le parquet glissant de la cour, et vous n'avez pas acquis plus de finesse? Quand je pourrais pardonner à cet étranger de s'être impatronisé en Suède, de la gouverner avec autant de despotisme que son souverain même, et de la ruiner par ses plans chimériques, une saine politique me ferait encore refuser une alliance avec lui. Son au-

torité n'est que précaire, il ne se soutient que par la seule volonté du roi, et il tombera avec lui. Charles XII peut envoyer sa botte présider le conseil sans éprouver de résistance; mais dès qu'il aura cessé de vivre, ses ministres auront bien de la peine à sauver, dans cette catastrophe, leurs jours et leur honneur. »

— « Mais le roi n'a que trente-six ans, sa santé est excellente, et rien n'égale la force de son âme. »

— « Mais tous les jours il expose sa vie dans les hasards de la guerre. Au lieu d'éloigner le danger de sa personne, ainsi que doit le faire un souverain, il le recherche comme le dernier soldat de son armée. Non, cette ga-

rantie est trop incertaine, ce serait une folie de compter sur la durée d'une fortune bâtie sur des fondemens aussi fragiles, et de s'engager dans des liens indissolubles avec Gortz. Il faut que Arwed renonce à cette extravagance. »

— « Il sera difficile d'y faire consentir le jeune comte, attendu la fermeté inébranlable de son caractère. »

— « Je sais, je sais; mais lorsque ma résolution est bien prise, les moyens ne me manquent jamais pour parvenir à mon but. Arwed vient de solliciter avec les plus vives instances la permission de faire cette campagne. Cette nuit même, il faut qu'il parte pour la Norwège. L'absence

changera le cours de ses idées. »

— « Mais exposer les jours de l'unique héritier d'un nom aussi précieux! » remarqua douloureusement Brodin.

— « Il faut qu'un Gyllenstierna fasse ses preuves sur le champ de bataille, répondit d'un ton ferme le comte; d'ailleurs toutes les balles ne portent point, et cette union détestée m'effraie plus que tous les dangers de la guerre. Brodin, préparez son équipage, et faites mettre mes chevaux, je vais chez le gouverneur. Envoyez-moi mon fils, et préparez une lettre pour le général d'Armfeld, je la signerai à mon retour. »

Brodin se retira d'un air soucieux, et le comte relut le billet. « Je vois enfin, s'écria-t-il tout-

à-coup, pourquoi ce jeune fou a été subitement saisi de ce vertige d'héroïsme. Il veut se distinguer afin de mériter la fille du ministre tout-puissant, à laquelle ne saurait sans doute prétendre le fils d'un noble suédois. Je te plains, jeune écervelé; mais ce plan si sagement conçu ne saurait s'exécuter. »

— « Vous m'avez demandé, mon père? dit Arwed en entrant d'un air mécontent. »

— « J'ai réfléchi plus mûrement à la demande que tu m'as faite. Il faut passer quelques fantaisies aux enfans. Dès que les lettres de recommandation seront prêtes, tu partiras pour le camp. Que ta première lettre soit datée de Drontheim. »

— « C'est au camp d'Armfeld que vous m'envoyez ? » s'écria Arwed avec terreur.

— « Belle question ! Le général est mon ami, il te recevra avec plaisir et te procurera un prompt avancement. »

— « Je suis désolé, mon père, d'être forcé de joindre une nouvelle prière à mes remercîmens pour la grâce que vous m'accordez. Je déteste la faveur et serais humilié de devoir mon avancement à un ami. Je ne veux sur le champ d'honneur d'autre recommandation que mes actions ! »

— « Idée romanesque ! Tu changeras de sentiment, lorsque l'expérience t'aura appris combien les actions seules sont peu de chose. »

— « Un militaire doit chercher

à obtenir l'amour et l'estime de ses compagnons d'armes, et le soldat qui ne parvient que par la faveur ne saurait y prétendre. Ce n'est pas sous le général Armfeld que je pourrai remplir ma carrière avec honneur. C'est pourquoi, mon père, je vous en conjure, laissez-moi joindre, comme simple volontaire, l'armée du roi sous Frédérik-Hall. »

— « Ainsi, c'est précisément à cette entreprise désespérée que tu veux prendre part! Tu veux aller sous les remparts de cette malheureuse ville qui, déjà une fois, a été le tombeau de l'honneur suédois, qui nous a coûté les trois quarts de notre armée et presque la vie du roi; de cette ville dont les habitans, dont les

femmes même se transformèrent en soldats, et, plus cruels encore qu'un climat ennemi, exterminèrent les vainqueurs des Moscovites. Par quelle fatalité cette idée s'est-elle emparée de ton esprit? »

— « Je désire que le héros de la Suède soit témoin de mes premiers faits d'armes. »

— « Pure présomption! J'espère que partout tu sauras soutenir l'honneur de notre nom, et cela suffit. Ma vieille tête a plus de prudence que ta jeune cervelle. Le roi ne sait pas ménager le sang de ses soldats, car c'est à Dieu seul qu'il en doit compte. Mais le général a une responsabilité plus réelle; et quoique ta soif de gloire me plaise et que je désire la satisfaire, je ne veux pas cependant

que ta vie dépende d'un des bizarres caprices de Charles XII. Tu iras au camp d'Armfeld. »

— « Mon père..., » dit Arwed d'un ton suppliant ; mais dans cet instant le valet de chambre du comte lui remit son épée et son chapeau, en lui annonçant que sa voiture l'attendait.

— « Cela sera ainsi, dit le comte d'un ton ferme en prenant son épée, et je ne veux plus là-dessus entendre un seul mot. » Il arracha le chapeau des mains du valet de chambre et sortit.

« Cela est dur, se dit tristement Arwed. Faut-il que j'obéisse ? Mais après un instant de réflexion, il s'écria : Pourquoi me tourmenter par mon indécision ? Ne suis-je pas possesseur du

cœur le plus noble et le plus pur? consultons-la, qu'elle juge s'il faut que j'obéisse aux ordres paternels ou à ma propre conviction.

CHAPITRE II.

Le jour touchait à sa fin, Arwed, en uniforme de volontaire, se promenait lentement le long du rivage septentrional du Sudermalm. Ses regards, après avoir erré avec impatience sur le lac Moler, se fixèrent sur la superbe Stockholm dont les tours et les palais s'élevaient avec un orgueil et une majesté dignes de la reine de ce beau lac. Le soleil venait de disparaître, mais ses

derniers rayons coloraient encore d'une teinte de pourpre les vagues doucement agitées par une brise légère, et entouraient d'une auréole éclatante le dôme doré de la tour de Gertrude. Les regards pensifs du jeune homme se promenèrent d'une tour et d'un palais à l'autre, et s'arrêtèrent sur les ruines du château royal qui, dévoré par l'incendie, n'avait pu encore être réparé depuis vingt ans.

« Quelle dévastation au milieu de cette magnificence! pensa tristement Arwed. Puissent ces ruines majestueuses ne pas être un emblême de ce noble royaume! Cependant, ajouta-t-il aussitôt, consolé par la riante imagination de son âge, ce palais renaîtra

bientôt de ses cendres, peut-être plus beau qu'il n'a jamais été: les nations, après avoir succombé, se relèvent avec plus de force, des générations nouvelles remplacent celles que la guerre engloutit, et le temps, peut-être, n'est pas éloigné où l'Europe tremblera de nouveau devant le lion rugissant de la Suède. »

Un léger bruit de rame interrompit ce songe glorieux. Une barque légère, partie du Ritterholm, fendait l'onde avec rapidité. Elle s'arrêta au port. Deux femmes, couvertes de mantelets fort simples et cachées par de grands voiles blancs, en descendirent. «Géorgine! » s'écria Arwed ravi, en volant à sa rencontre. Une jeune personne de la tour-

nure la plus gracieuse s'avançait vers lui d'un pas léger, lui présentait tendrement une main en écartant de l'autre le voile importun qui cachait son charmant visage.

« Ma Géorgine! » répéta-t-il en l'entraînant sur un banc caché par une masse de rochers, tandis que la suivante se tenait à une certaine distance, et promenait autour d'elle des regards vigilans, afin de protéger les amans contre les importuns qui pourraient troubler ce moment enchanteur.

Les yeux si doux de Géorgine, fixés avec amour sur son amant, se remplirent de larmes. « Je vois, par ton costume, que l'heure de la séparation a sonné, dit-elle douloureusement; et je te

remercie de ne pas m'en avoir prévenue, j'aurai goûté encore une fois sans mélange le plaisir de t'attendre.

— « Oui, femme adorée! mes vœux sont exaucés; mon père m'a permis de m'élancer dans la carrière de l'honneur, au bout de laquelle j'espère obtenir un prix bien doux. Pour être un jour tout à toi, il faut que je te quitte aujourd'hui. Tu me reverras couronné de lauriers, ou bien tu apprendras que j'ai succombé avec gloire, et que je me suis montré digne de te posséder.

— « Cher Arwed! soupira la jeune fille en appuyant sa jolie tête sur le sein de son amant, et en le regardant d'un air de reproche, faut-il donc que cela

soit ainsi! Il est vrai que tu l'as toujours pensé; mais jamais tu n'as pu m'en convaincre. Crois-moi, mon père est bon, et ne mérite pas la réputation d'orgueil et de dureté que lui font les Suédois. Les ingrats le haïssent, tandis qu'il s'occupe de leur bonheur, et que son cœur appartient tout entier à sa patrie adoptive. Ta famille est une des premières du royaume; et, quand même mon père aurait formé d'autres projets pour mon avenir, je lui ouvrirais mon cœur avec confiance, certaine qu'il ne résisterait pas à mes prières et ne s'opposerait point à mon bonheur.

— « Géorgine! je t'aime de toute la force de mon âme; mais

l'orgueil suédois y règne aussi. Jamais je ne supporterai l'humiliation de ne te devoir qu'à tes larmes ; et lorsque ton père me demanderait ce que j'ai fait pour soutenir l'honneur du nom que sa fille devrait dorénavant porter, que lui répondrais-je ? Comment supporter la honte de mon silence ? Cependant, quelque puissante que soit cette raison, elle seule ne me fait pas agir. J'espère, par mon zèle et ma valeur, conquérir la bienveillance du roi et obtenir de lui qu'il protége notre union ; car, malgré sa tendresse pour son fils unique, mon père ne consentira à notre bonheur qu'avec répugnance. Depuis long-temps je suis convaincu que cette route peut seule me conduire

à mon but. Ne cherche donc pas, je t'en conjure, à ébranler une résolution qui m'afflige assez, puisqu'elle me sépare de toi. »

— « Homme sans pitié! ah! vous êtes tous des tyrans, et malheureusement plus nous souffrons par votre orgueil et votre inflexibilité, et plus nous sommes forcées de vous aimer. Faible femme! que puis-je, sinon me soumettre aux ordres du sévère destin qui s'exprime par ta bouche, gémir en silence, et attendre, dans la douleur, que ton avenir décide du mien! »

Elle sécha ses larmes, et domptant son chagrin par la force de son âme, elle ajouta avec calme: « Quand pars-tu? »

— « Cette nuit; mais j'ignore

encore quelle route je vais suivre, c'est Géorgine qui doit fixer mon indécision. »

— « Moi ! tu railles sans doute? »

— « Tu connais les raisons qui me font désirer de partir pour Frédérik-Hall ; mais mon père m'ordonne de joindre le camp de Armfeld ; il assure que là mon avancement est certain ; il craint que la temérité du roi n'expose trop mes jours. Je crois que les préventions de mon père contre le roi sont cause de cette résolution. Maintenant, Géorgine, décide. Entièrement dénuée de tout esprit de parti, exempte des petites passions qui agitent notre pauvre patrie et arment le frère contre le frère, tu planes comme un pur esprit au-dessus

de ces scènes de carnage et de désolation, et ne jettes qu'un regard de pitié sur cet affreux désordre. Si la vérité existe, elle doit s'exprimer par ta bouche. Faut-il suivre le plus grand des héros sur le champ d'honneur, et, animé par sa présence, élevé par ses exemples, m'élancer dans la carrière de la gloire et atteindre la couronne immortelle, porté par mes actions seules; ou bien, dois-je, obéissant aux ordres paternels, joindre Armfeld, et, poussé par la protection, dépasser sans mérite de vieux guerriers blanchis sous les armes? Juge, tes conseils seront pour moi des ordres absolus. »

— « Tu es généreux, cher Arwed. Tu veux caresser la vanité

d'une faible jeune fille, afin d'adoucir pour elle l'horreur de cette séparation. Comment oserais-je donner des conseils à celui dont la volonté est aussi inébranlable que celle de son roi?

— « Sur mon honneur, j'attends ta décision; depuis longtemps mon cœur a fait son choix, mais je veux suivre le parti le plus juste, ton âme si pure peut seule le découvrir.

— « Ce que tu exiges est bien pénible pour moi. Si je n'écoutais que le sentiment de la crainte qui agite avec force mon faible cœur, je n'hésiterais pas; car, sans aucun doute, les plus grands dangers t'attendent auprès du roi! mais l'honneur aussi doit

être écouté, et ton honneur n'est-il pas le mien?

— « Ce langage est digne d'une Suédoise! s'écria Arwed en pressant avec feu son amie dans ses bras.

— « Cependant, ajouta-t-elle, il ne s'agit pas seulement ici de l'honneur, l'obéissance filiale est aussi un devoir sacré. Ton père ordonne, et comment oser te conseiller la désobéissance?

— « Ah Dieu! me voilà aussi avancé qu'auparavant. Je vois bien qu'il faudra que je tranche avec violence le nœud qui pourrait encore être dénoué.

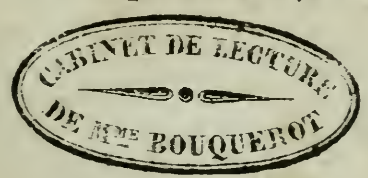
— « Ne vas pas dans le Nord, jeune héros, » prononça tout-à-coup une voix claire et dis-

tincte qui semblait descendre du ciel.

Géorgine poussa un cri de terreur. Indigné du frisson qui avait parcouru tous ses membres, Arwed tira son épée, et s'élança du banc sur lequel il se trouvait : « Qui ose ici donner des conseils sans être consulté ? s'écria-t-il d'une voix de tonnerre ; et, levant les yeux, il aperçut, sur la pointe du roc, un homme d'une taille élancée, enveloppé dans un grand manteau dont la couleur grise se confondait avec les ténèbres.

— « Quelqu'un qui en sait plus que toi, dit la voix, et qui ne te veut que du bien. »

— « Que pourrais-je craindre



dans le Nord? demanda vivement Arwed. »

— « Une mort obscure, répondit l'inconnu en disparaissant. »

— « Cela est bien extraordinaire! » dit Arwed en remettant son épée dans le fourreau.

— « A présent je n'hésite plus, dit la tremblante Géorgine en se pressant contre lui; obéis à cette voix, Arwed, elle semble celle d'un ami. »

— « Les prophéties m'ont toujours déplu. Ruse ou folie, il n'y a point de milieu. Maintenant j'aurais envie de joindre Armfeld, uniquement pour prouver le peu de cas que je fais de ce charlatanisme. »

— « As-tu oublié ce qui t'attend là ? »

— « Une mort obscure est certainement ce qui pourrait m'arriver de plus funeste, et la voix avait un accent de vérité. »

— « Si tu m'aimes, obéis-lui. » Dans ce moment, la suivante s'approcha pour rappeler aux amants qu'il était temps de se quitter.

« Sois heureuse, âme de ma vie, dit Arwed à la jeune fille suffoquée par les sanglots.

— « Tu vas à Frédérik-Hall? demanda-t-elle à voix basse. »

— « N'as-tu pas enchaîné ce vœu à mon amour! répondit Arwed. » Et, la serrant sur son cœur, ils se tinrent long-temps embrassés.

Géorgine s'arracha enfin avec effort des bras de son amant. « Dieu ne trompera pas la confiance que j'ai en lui; nous nous reverrons, » s'écria-t-elle avec force.

Elle s'élança dans le bateau qui l'attendait. Arwed, immobile sur le lieu qui avait été le témoin de cette douloureuse séparation, suivit des yeux le frêle esquif jusqu'à ce qu'il eût disparu dans les ténèbres.

CHAPITRE III.

Les trompettes retentissaient avec force, les tambours battaient l'alarme, lorsque Arwed,

suivi de son valet, entra dans le camp de Frédérik-Hall. De tout côté les soldats en armes sortaient de dessous les tentes, et les cavaliers, debout près de leurs chevaux, attendaient le signal du départ. Arwed perçait avec peine cette foule agitée, et se trouva, après bien des efforts, devant la tente royale; là, il s'arrêta, cherchant autour de lui quelqu'un qui pût le présenter au roi.

Un vieillard en uniforme de général s'avança vers la tente. Les sentinelles présentèrent les armes; il les remercia d'un air de bonté, et dans cet instant ses regards s'arrêtèrent sur Arwed.

« Cherchez-vous ici quelqu'un, mon fils? » lui dit-il avec affabilité.

— « Je désirerais être admis devant le roi, auquel je veux demander une grâce.

— « Le roi est bien occupé dans cet instant, et les princes de Hesse et de Holstein-Gottorp sont auprès de lui. Confiez-moi votre requête, et je ferai mon possible pour obtenir ce que vous désirez.

— « Je suis très-reconnaissant de votre bonté, général. Je suis persuadé que soutenu par vous, je ne pourrai que réussir. Mais j'éprouve un désir extrême de voir mon roi, bonheur dont je n'ai jamais joui. Je n'étais pas né, lorsqu'il quitta Stockholm.

— « Dans laquelle il n'est pas rentré depuis! dit le général en étouffant un soupir. Au reste, votre physionomie exprime tant

de candeur et de franchise, que je ne puis résister au plaisir de vous obliger. Suivez-moi. »

Arwed obéit avec empressement. La porte de la tente royale s'ouvrit. Un homme de moyen âge se tenait debout devant une petite table sur laquelle étaient déployés une carte de Norwège, un plan de Frédérik-Hall et une bible. Il était vêtu d'une redingote, sans aucune broderie, attachée avec de grands boutons d'acier; une cravate noire serrait son cou; ses cheveux, peu nombreux, sans frisure, se dressaient droit autour de sa tête; un large baudrier de peau retenait un sabre d'une longueur peu commune; ses grandes bottes à l'écuyère paraissaient appartenir

à un officier subalterne; mais à sa taille élevée, à la noblesse de son front, à ses grands yeux bleus, si bienveillans, à son nez aquilin, il était impossible de ne pas reconnaître le roi, le héros, dont la dignité naturelle et le costume simple contrastaient fortement avec l'air humble et les riches broderies des deux princes.

« Cette tranchée n'est guères avancée, dit-il, elle devrait être poussée bien plus loin. »

— « Certes, Sire, répondit l'introducteur d'Arwed. On est forcé de se demander si la lenteur de ces travaux doit être attribuée à l'impossibilité de les avancer avec plus de promptitude, ou à la volonté seule de celui qui les dirige. Et cependant

on ne saurait disputer au major Mégret une profonde connaissance de son art. »

— « Je vois où vous en voudriez venir, Duker. Mais recevez un avis qui vous sera utile pour l'avenir. Ne cherchez jamais à nuire aux absens, lorsque vous êtes devant le roi. »

Duker se retira quelques pas d'un air chagrin, poursuivi des regards ironiques du plus âgé des deux princes, tandis que l'autre, jeune homme de l'âge d'Arwed, toisait celui-ci d'un air d'orgueil et de dédain.

Le roi suivit la direction des yeux de son neveu, et remarquant alors seulement Arwed, il s'approcha de lui. « Qui êtes-vous ? » dit-il avec un peu d'embarras.

— « Gyllenstierna, répondit Arwed en s'inclinant avec respect. Un noble suédois qui supplie votre majesté de lui permettre de faire ses premières armes sous ses glorieux drapeaux. »

— « Le comte de Gyllenstierna? » dit Charles en s'appuyant sur son énorme sabre. Sur un signe affirmatif d'Arwed, il ajouta, en se tournant vers son beau-frère : « Son père est un *chapeau* des plus déterminés. » Et un sourire imperceptible vint agiter ses lèvres et donner à sa physionomie l'expression la plus singulière.

— « Mais, malgré cela, plein de dévouement à son roi et à sa patrie, reprit Arwed avec chaleur; daignez permettre à son fils

d'en donner des preuves à votre majesté. »

Le roi le regarda avec bonté. « Je vais arracher le fort de Guldenlowe aux Danois. Vous pouvez rester à mes côtés. »

— « Que Dieu bénisse votre majesté ! » s'écria Arwed avec transport ; et, saisissant la main du héros, il voulut y porter les lèvres.

— « Je n'aime point cela, dit le roi en la retirant vivement. » Dans cet instant le général Siguier, français, d'une taille avantageuse, d'une figure spirituelle, fatigué par les excès, entra dans la tente.

« Sire, tout est prêt pour l'assaut. »

— « Avec l'aide de Dieu donc !

camarades, » s'écria le roi en passant ses grands gands de peau.

— «Cet assaut sera meurtrier,» dit à voix basse le général Duker au jeune duc.

— « Bah! dit Siguier qui l'entendit; un grand général français, sous lequel je servais, disait avant la bataille : Si Dieu reste neutre, la victoire est à nous. »

Le roi, qui était déjà près de la porte, se retourna à ces paroles inconsidérées, et s'adressant avec colère à Siguier :

« Votre grand général parlait là comme un grand fou. »

Siguier baissa les yeux, dissimulant mal le dépit que lui causait cette remontrance inattendue, et tous les guerriers

se précipitèrent sur les traces du héros.

CHAPITRE IV.

La redoute de Guldenlowe était couverte d'uniformes rouges. Les bataillons bleus des Suédois s'avançaient au pas de charge en poussant le cri de guerre : « Que Dieu nous aide! » Dans cet instant les batteries ennemies lancèrent de tous côtés le tonnerre et la mort dans leurs rangs. Ces guerriers intrépides voyaient tomber autour d'eux leurs camarades, et n'en avançaient pas avec moins de courage. A chaque pas de nouvelles victimes tom-

baient en nombre plus grand, et les bataillons éclaircis s'arrêtèrent enfin, et reculèrent lentement.

Le roi, calme comme dans un jour de parade, se tenait à la portée des balles, entouré de ses officiers. Arwed, à ses côtés, admirait ce spectacle nouveau pour lui avec tout l'enthousiasme d'un jeune courage. Tout-à-coup un bataillon, qui fuyait, s'approcha de l'endroit où se trouvait le roi; il s'élança avec fureur à sa rencontre, et lui cria d'une voix de tonnerre : «Vous êtes Suédois, et vous fuyez ! retournez au combat. »

— « Sire, nous avons perdu tous nos officiers, » dit un vieux sergent.

Transporté du désir de combattre, Arwed descend aussitôt

de cheval, et, le pied encore dans l'étrier, dit au roi : « M'est-il permis de les conduire encore uue fois à l'ennemi ? »

— « Essayez-le, dit le roi avec bonté ; et, mettant son cheval au galop, il vola de l'autre côté de la redoute, où les Suédois avaient du désavantage.

« Au nom du roi, dit Arwed, arrêtez, et retournez à l'ennemi. »

Les soldats obéirent, et Arwed s'avança à leur tête.

« Songez au héros qui vous gouverne et à votre propre gloire, continua-t-il ; et marchons avec l'aide de Dieu. »

— « Que Dieu nous aide ! » s'écrièrent les soldats animés d'une ardeur nouvelle en s'élançant sur les traces de celui qui les

conduit. Nombre de guerriers mordirent encore la poussière; mais, enhardis par l'exemple de leur chef, rien ne les arrêta plus, et enfin ils se trouvèrent au pied des palissades. Ils étaient à l'abri des batteries du fort, mais sous le feu de la mousqueterie, qui portait, ainsi que les grenades, la mort et le désespoir dans tous les rangs. « Arrachez les palissades; traversons les fossés, et montons! » s'écria Arwed; et, saisissant une palissade, il l'arrache, la lance avec force sur la glace épaisse qui couvrait les fossés, et saute le premier sur les remparts. Les soldats suivirent tous son exemple, et le terrain fut disputé pied à pied. Les Danois se défendaient avec fureur, et

nombre de Suédois payèrent de leur vie une victoire si chèrement acquise. Deux balles traversèrent le chapeau d'Arwed; mais presque aussitôt il plongea son épée dans le corps du téméraire qui l'avait atteint. La baïonette d'un autre blessa légèrement le héros à la joue; celui-là fut écrasé par les Suédois qui arrivaient de toutes parts, et le drapeau aux trois couronnes flotta avec orgueil sur les remparts ennemis.

Dans ce moment, le roi, vainqueur aussi d'un autre côté, arriva à la tête d'un bataillon, son épée formidable teinte de sang, et ce qui restait de Danois posa les armes en criant : « Merci. »

« Encore avant moi sur le rempart ennemi! s'écria le royal

guerrier en serrant dans ses bras Arwed couvert de sang, voilà un vrai suédois! Gyllenstierna, je vous fais capitaine dans ma garde. »

Dans ce moment Siguier s'approcha du roi; sa physionomie exprimait une froide cruauté. « Deux bataillons sont là prisonniers, un assaut nous les a livrés, leur vie est à nous; on attend les ordres de votre majesté pour les exterminer. »

« Hé bien, Siguier, dit Charles en souriant, faites préparer un bon repas pour ces pauvres gens. Quand ils auront bien dîné, ils feront serment de ne plus servir contre nous pendant cette guerre, et continueront leur route à la garde de Dieu. »

— « Soit fait comme votre majesté l'ordonne. » Et Siguier, d'un air chagrin, alla remplir des ordres si peu agréables pour lui.

« Lorsque le seigneur nous a remis dix mille talens, nous pouvons bien en remettre cent à notre serviteur, n'est-il pas vrai, cher capitaine ? » dit le roi avec gaîté.

— « Gloire au héros qui sait pardonner comme il sait vaincre! » s'écria Arwed avec enthousiasme.

— « Point de flatterie! Vos intentions sont bonnes, mais je ne puis souffrir ce langage. »

Il s'éloigna. Arwed s'appuya sur son épée, et le cortége des prisonniers danois passa devant lui pour se rendre au camp. Alors ses regards se portèrent avec orgueil sur le terrain conquis par

sa valeur, puis se dirigèrent vers l'ouest, du côté de Stockholm, et il se dit en soupirant : « Si seulement Géorgine m'avait vu! »

CHAPITRE V.

Les fenêtres du château royal sur le Ritterholm étaient éclairées par les nombreux lustres des salons, et leur vive clarté se réfléchissait au loin sur les eaux paisibles du lac Moler. Il y avait cercle et jeu chez la princesse Ulrique Éléonore de Hesse. Un nombreux essaim de courtisans se promenait dans les salles dorées. Ils chuchotaient, flattaient, intriguaient, dissimulaient, et ne

pouvaient échapper à l'ennui. Seule, derrière les rideaux d'une fenêtre, la belle Géorgine jetait ses regards sur la rive opposée du lac, et les fixait, en soupirant, sur le lieu témoin des derniers adieux d'Arwed. Les ténèbres profondes qui enveloppaient ce lieu lui inspiraient de sinistres pressentimens. Près d'elle se trouvait la table de jeu de la princesse, qui faisait une partie d'ombre avec le gouverneur baron Taube, et le comte de Gyllenstierna.

« A-t-on des nouvelles de Norwège? » demanda la princesse en mêlant les cartes.

« Il y a long-temps que l'on n'en a reçu de l'armée du général Armfeld, répondit le baron; mais un de mes amis me mande que

le roi s'est emparé d'un fort important près de Frédérik-Hall. »

— « Il est heureux que d'autres que moi aient des correspondances au camp, dit la princesse avec amertume en donnant les cartes. Il n'est pas permis à mon époux de me faire part des secrets les mieux connus de l'armée. Et personne ici ne peut compter sur des communications de la part de mon frère : moi, moins que tout autre, puisque j'ai le malheur de n'être qu'une femme. »

— « Avons-nous encore perdu beaucoup de monde ? » demanda le comte Gyllenstierna en arrangeant ses cartes.

« L'on parle de sept cents hommes, et la perte aurait été

bien plus grande et sans aucun fruit, si le roi et un jeune volontaire ne s'étaient mis à la tête des fuyards et ne les avaient ramenés à la victoire.

A ces mots une douce espérance fit palpiter le sein de l'attentive Géorgine. Ne pouvant se contenir, elle était prête à s'avancer et à demander le nom du jeune volontaire, lorsque le père de son bien-aimé prit la parole, et lui évita les railleries que lui aurait attirées sa question inconsidérée.

— « Mon ami le nomme Gyllenstierna ; mais comme le fils de votre excellence est à l'armée d'Armfeld, il y a sans doute erreur. »

— « Qui sait ? » murmura le

comte en se rappelant les instances de son fils.

— « Si cela n'était pas, je m'estimerai heureux d'être le premier à offrir mes complimens à votre excellence. Le roi a promu le jeune homme au grade de capitaine dans sa garde sur la redoute même conquise par sa valeur. »

— « Mon héros! mon Arwed! » dit en elle-même Géorgine transportée, et sa jolie main blanche envoya les plus doux baisers vers l'ouest.

— « Ces éclairs de bonheur m'effrayent plus qu'ils ne m'éblouissent. Ils ne terminent rien et ne servent qu'à fortifier encore la volonté inflexible de mon frère. Son jeu est perdu sans ressources.

Si son malheur durait sans interruption, il en serait enfin convaincu, et choisirait le seul moyen de salut qui lui reste. »

— « Il y a long-temps sans doute que cela serait ainsi, dit à demi voix le baron Taube, si le baron Gortz n'était venu avec ses *fata morgana* retenir l'espérance prête à disparaître. »

— « Très-vrai, dit le comte, sans ses pernicieuses inventions financières cette guerre était impraticable. »

— « Sans doute, et ses belles opérations causeront la ruine de l'État; mais qu'importe à cet étranger? »

— « J'éprouve pour cet homme une haine insurmontable. » En disant ces mots à demi-voix, les

yeux de la princesse étaient animés d'une telle fureur, que la pauvre Géorgine, sans l'avoir comprise, frissonna de terreur.

« Le baron de Gortz, dit le valet de chambre de service, le baron deGortz, qui vient d'Aland, et qui se rend à Frédérik-Hall, désire présenter ses devoirs à son altesse. »

— « Renvoie-le, » dit la princesse avec un froid dédain.

— « Je ne sais, observa le baron, si votre altesse fait bien de témoigner aussi ouvertement son mépris à cet homme. La vanité blessée d'un parvenu est dangereuse, et Gortz va directement joindre le roi. »

— « Comment! s'écria la princesse en jetant ses cartes avec

emportement, ne suis-je plus maîtresse chez moi? Je me trouve incommodée, je vais me retirer dans mon appartement, et ne puis voir personne. »

Le valet de chambre alla congédier l'importune visite. La princesse fit signe à ses femmes et sortit avec précipitation de la salle, qui fut bientôt déserte. Le baron de Taube et le comte de Gyllenstierna se promenaient dans les salons en causant tout bas avec vivacité.

Pauvre père, pourquoi es-tu venu, avec ton âme forte et aimante, te fixer au milieu de ces êtres froids et égoïstes! pensa Géorgine en observant attentivement cette scène, et, sans songer à l'étiquette qu'elle va bles-



ser, elle court embrasser ce père chéri.

CHAPITRE VI.

Le feld-maréchal Rhenskiold, couché sur un canapé, attendait le baron de Gortz dans le cabinet de celui-ci. Il arriva bientôt du château, et le mécontentement qu'il avait éprouvé du refus de la princesse, fut promptement dissipé par le plaisir que lui causa la vue d'un ami.

« Je vous remercie, dit-il en serrant Rhenskiold dans ses bras, de vous être rendu à mon invitation. C'était à moi, sans doute, à aller chez vous; mais mes heu-

res sont comptées. Je vais travailler toute la nuit, et demain matin je serai sur la route de Frédérik-Hall.

— « Vous venez d'Aland, que nous apportez-vous de nouveau? »

— « Grâce à Dieu! je vous apporte la paix avec la Russie. »

— « La paix! la paix entre le prudent czar que la fortune favorise de toute part, et notre infortuné Charles que le malheur ne rend que plus opiniâtre? Impossible! Quand vous auriez obtenu les conditions les plus supportables, le roi ne les accepterait jamais. »

— « Il ratifiera sans aucun doute les brillantes propositions que je lui porte. Le czar ne garde de ses conquêtes que la Livonie,

une partie de l'Ingermannland et de la Carélie; il rend tout le reste.

— « Pierre rend quelque chose! » s'écria Rhenskiold au comble de l'étonnement.

— « La Russie s'unit à nous pour replacer sur le trône de Pologne le même Stanislas qu'elle en a chassé, et envoie cinquante mille hommes pour détrôner le roi Auguste, pour lequel elle a combattu pendant dix ans.

— « Vous me racontez-là un conte tiré des mille et une nuits.

— «La Russie conduit sur ses vaisseaux dix mille Suédois en Angleterre pour soutenir le prétendant. D'accord avec la Suède, elle s'empare du Hanôvre, nous

prenons Brême, Verden; nous rétablissons le duc de Holstein, nous forçons la Prusse à nous rendre ses conquêtes, nous forçons l'empereur.....

— « Eh! dites-moi, êtes-vous bien éveillé, interrompit le feld-maréchal avec un sourire ironique, car c'est ainsi que se terminent ordinairement ces histoires extraordinaires que l'auteur avoue à la fin n'être qu'un songe.

Gortz se leva avec indignation; mais surmontant sa colère, il tira de son secrétaire une liasse de papiers, et la remit à Rhenskiold en disant froidement : Lisez!

Plus le feld-maréchal avançait dans sa lecture, plus son étonne-

ment redoublait ; mais son front se couvrait de rides profondes et il paraissait lutter contre les sensations les plus pénibles. Lorsqu'il eut fini, il rendit les papiers, et prit en silence son chapeau et son épée.

— « Vous me semblez enfin convaincu, M. le feld-maréchal, dit Gortz ; mais cette conviction paraît vous déplaire, quoique vous ayez une si grande part à cet heureux événement. Si vous n'aviez pas changé les dispositions du roi, lorsqu'il paraissait prêt à rompre les négociations, je ne serais jamais parvenu à atteindre mon but. »

— « Oui, reprit froidement Rhenskiold, je me félicite fort de vous avoir servi de marche-

pied pour atteindre au faîte, et je souhaite que votre bonheur s'accroisse encore s'il est possible. »

Il s'inclina d'un air cérémonieux et se retira; Gortz l'accompagna jusqu'à la porte en l'éclairant. « Encore un ami de perdu! se dit-il en revenant. En effet cette paix est trop avantageuse pour ne pas éveiller l'envie du vieux Rhenskiold. »

Dans cet instant, une faible main frappa à la porte, et une voix argentine demanda : Pouvons-nous entrer?

— « Entrez, entrez, » s'écria Gortz avec un sourire de bonheur en reconnaissant la douce voix; et Géorgine, accompagnée de sa jeune sœur, s'élança au cou de

son père, saisie d'une vive émotion. Elle le serrait étroitement, tandis que la petite Magdeleine, s'attachant à ses habits, le forçait à la prendre dans ses bras.

« Où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille, dit l'heureux père en embrassant tendrement ses filles chéries. Je crois en vérité que ma maison est le seul endroit de la Suède où l'on m'aime réellement.

— « Oui, sans doute, mon père, dit en soupirant Géorgine; je remarque chaque jour davantage combien on vous rend peu de justice dans cet ingrat pays que vous cherchez à sauver de sa perte. Encore aujourd'hui, la conduite de la princesse en est une nouvelle preuve; elle n'était

point malade, et elle ne l'est devenue que pour ne pas vous recevoir. »

— « Je serais, sans doute, bien à plaindre, si mon sort dépendait de cette Ulrique. Elle ne peut me pardonner d'avoir obtenu la confiance de son frère, qu'elle avait fait de vains efforts pour captiver. Mais, Géorgine, comment avec tes quinze ans es-tu parvenue à faire cette profonde observation diplomatique? »

Il l'observa long-temps d'un air rêveur. « Il est vrai que depuis six mois tu t'es singulièrement formée, et ce que l'on nomme raison chez les femmes, se développe tout-à-coup d'une manière presque surnaturelle. De plus, tu es devenue très-jolie,

et dans tes yeux on distingue un rayon de douce langueur. Aurais-tu déjà senti palpiter ton cœur ?»

Pendant que son père l'observait d'un regard scrutateur, Géorgine avait baissé les yeux; elle les releva enfin sur son père, cherchant à lire sur sa physionomie. La douce gaieté qui l'animait, lui inspira du courage, et, saisissant une de ses mains, elle la porta à ses lèvres et tomba à ses pieds.

« Que veut dire cela ? dit Gortz en retirant sa main avec mécontentement. Je ne suis pas un tyran de tragédie, et je déteste les scènes théâtrales dans la vie privée; relève-toi, si tu veux que je t'écoute. »

— « Pas avant que vous ne

m'ayez pardonnée, sanglota Géorgine. J'aime.... »

— « Ainsi mes observations ne m'ont point trompé. Tu aimes! un peu trop tôt ; je dois en convenir ; mais lève-toi, et nomme-moi celui que tu aimes. »

— « Le comte de Gyllenstierna, dit Géorgine d'une voix presque inintelligible. »

— « Pauvres enfans! c'est une affaire difficile à conclure. »

— «C'est ce que nous craignons aussi. »

— « Je n'ai aucune objection à former contre ce jeune homme. Mais avez-vous songé que son père est un de mes plus violens antagonistes ? Je croirais plus facile de conclure la paix entre la

Suède et le Danemarck qu'entre lui et moi. »

La jeune Magdeleine passa son bras autour du cou de son père, et lui dit d'un ton suppliant : « Mon père! donne à cette pauvre Géorgine son Arwed ; elle l'aime tant ! ! »

— « Voilà donc ta confidente ; car elle connaît jusqu'au prénom du bien-aimé. Enfans, il est vrai que cela m'arrive un peu à l'improviste, cependant je ne dis pas non. Malheureusement, pour que cela s'arrange, il faut encore un autre consentement que celui du faible père de la jeune fille. En attendant, cependant, je veux connaître le Céladon ; fais-le entrer, Géorgine, car je suppose

que tu le tiens tout prêt dans les coulisses.

— « Vous me faites injure, mon père ; Arwed est au camp devant Frédérik-Hall. Par sa valeur, il s'est déjà emparé d'un poste important, et le roi l'a nommé capitaine de ses gardes sur le champ de bataille.

— « Comment donc ! dit Gortz en cachant son étonnement sous un ton de plaisanterie ; mais cela mène directement au grade de feld-maréchal. Au reste, je suis enchanté de voir que ton choix t'honore ; abandonnons le reste à la Providence. L'idée d'appartenir, par ma fille chérie, à une noble famille du pays auquel j'espère être utile par mon travail, me sourit extrêmement. Pourquoi

tout le monde ne doit-il pas penser de même? Mais le vieux Nils de Gyllenstierna ne consentira à cette union qu'avec beaucoup de peine.

— « C'est ce qu'Arwed craint aussi, dit tristement Géorgine.

— « Oui, oui, dit Gortz d'un air sombre, je ne possède plus dans ce pays qu'un seul ami; heureusement que cet ami porte la couronne de la Suède. » Il se leva avec vivacité, serra tendrement sa fille dans ses bras. « Maintenant, mes enfans, retirez-vous; allez, et bâtissez des châteaux en Espagne, aussi brillans que vous voudrez. Si le temps les détruit, vous aurez au moins goûté les charmes de l'espérance; et l'espérance n'est-elle pas tout dans

un monde où le bonheur sans mélange n'existe que dans l'avenir? Allez ; il faut que je travaille pour la Suède et pour vous. Si ce pays me paye d'ingratitude, dans vos cœurs je trouverai reconnaissance et amour, et ce prix me dédommagera de tout.

— Tout ira bien, mon père. Depuis que je vous ai ouvert mon cœur, et que vous avez accueilli ma confidence avec tant de bonté, je me sens soulagée d'un poids énorme. Je respire avec plus de liberté, il me semble que tous mes vœux sont exaucés et que rien ne peut plus troubler mon bonheur.

Les jeunes filles se retirèrent, et Gortz s'enferma dans son cabinet.

CHAPITRE VII.

Le premier dimanche de l'Avent tirait à sa fin : au camp de Frédérik - Hall les guerriers se dispersaient de tous côtés ; et Arwed, le bras passé sous celui de l'adjudant Kolbert, se dirigeait vers la tente d'une vivandière pour y faire une partie d'échecs. La tente était encore vide, et la vivandière, en attendant ses hôtes, se tenait devant la porte et semblait y figurer l'enseigne de sa taverne. Les deux amis s'établirent à une table près d'une bouteille de Bourgogne, se préparant au paisible combat. La neige tombait à gros flocons sur la terre durcie par une forte

gelée. Le canon de Frédérik-Hall tonnait du haut des remparts, et son bruit sourd fendait avec peine les tourbillons de neige, pendant que tous les travaux du camp étaient suspendus pour les fêtes du jour consacré au repos. Le calme du dimanche n'était interrompu, dans le camp, que par le craquement des tentes et les cris des soldats lorsque les boulets ennemis atteignaient leur but; mais ce tumulte passager n'interrompait pas les joueurs. Ils étaient tellement absorbés dans leur partie, qu'ils ne s'apercevaient pas qu'insensiblement la tente se remplissait d'officiers, dont quelques-uns se groupaient autour d'eux pour être témoins de la bataille.

Arwed prit vivement un cavalier de son adversaire avec son roi. « Halte! s'écria Kolbert en retenant son pion, ton roi va se trouver à découvert, et je m'en emparerai sans peine.

— « Prends-le, ton cavalier m'importune, il faut qu'il meure.

— « Ainsi, ce n'est qu'un simple échange fait à dessein; cela est contre toutes les règles du jeu.

— « Tu te trompes; tu suivais un plan dangereux pour moi; si je ne parvenais à le rompre, ma perte était certaine. Ton cavalier, à la place où il se trouve, n'est plus un officier ordinaire, et je ne puis plus long-temps me défendre contre lui. Voilà pourquoi

je fais un sacrifice qui me procure un avantage ; et j'agirai toujours de même en pareil cas. Si je perds en individus autant que mon ennemi, j'y gagne au moins mon salut momentané ; je détruis ses plans, et le force à recourir à d'autres manœuvres.

— « Et tu te sers de ton roi comme tu ferais d'un officier subalterne ? cela n'est pas bien.

— « Mon roi ne doit point se mettre derrière les bagages, comme un schah de Perse. Lorsqu'il le faut, il s'expose au danger comme un simple soldat.

— « Un véritable Charles XII, » dit derrière lui une voix suivie d'un éclat de rire. Arwed se retourna, et reconnut l'ingénieur en chef Mégret, français au ser-

vice de Suède, qui se balançait sur sa chaise d'un air railleur.

— « Je vous remercie de la comparaison, colonel, lors même qu'elle serait ironique. Pourquoi tous les hommes, sans vous en excepter, colonel, ne peuvent-ils, dans le bonheur comme dans le malheur, s'élever au niveau de notre grand roi? De quels êtres le monde ne se trouverait-il point peuplé?

Mégret se mordit les lèvres, se plaça en silence à la grande table du milieu, et prépara ses cartes et sa cassette pour commencer un pharaon.

— « Je fais ma première campagne, continua Arwed avec enthousiasme : je n'ai vu combattre notre roi que deux fois ; mais cela

suffit pour l'admirer comme soldat et comme général. Il est toujours grand ; mais, le glaive à la main, c'est plus qu'un homme, c'est un demi-dieu, et l'on se sent porté à l'adorer comme une divinité.

— « Pas ainsi, jeune homme, prononça une voix creuse. Ces paroles sont au moins inconsidérées.

Cette voix solennelle ne parut pas inconnue à Arwed ; il leva les yeux, et aperçut derrière la chaise de Kolbert un grand homme sec d'une trentaine d'années, vêtu d'un habit bourgeois. Sa houppelande à larges manches fendues du haut en bas, sa longue veste, ses grandes guêtres, le tout en velours gris de cendres; sa perruque noire, bouclée, lui donnaient un

aspect vénérable, mais singulier, et ses grands yeux noirs, pénétrans et sombres, augmentaient le malaise que sa vue causait.

Mécontent du blâme que paraissaient exprimer les paroles de ce bizarre personnage, Arwed lui demanda sèchement : Que voulez-vous dire par là, Monsieur?

— Je veux dire que je frissonne toujours, lorsque j'entends ainsi louer outre mesure un véritable héros. Le langage exagéré éveille l'envie, qui s'en prend au personnage ainsi déifié, et cherche à se venger sur lui du dépit qu'elle éprouve. Songez aux sombres pressentimens du grand Gustave Adolphe, lorsque l'Allemagne entière l'adorait à genoux, et que la fortune l'accablait de

ses dons, et rappelez-vous combien ces pressentimens furent promptement vérifiés.

— Je n'aime pas les contes de nourrice, dit Arwed, et je déteste la superstition qui veut étendre son empire sur les choses réelles.

— Vous ne connaissez sans doute pas le personnage auquel vous parlez, dit d'un ton conciliant le capitaine comte Posse; c'est à lui seul que nous devons d'être devant Frédérik-Hall; c'est, par conséquent, aussi à lui que vous avez l'obligation d'avoir cueilli ici vos premiers lauriers. C'est, guidé par ses vastes connaissances, que le général Düker a fait construire entre le golfe de

Stromstad et Sdefiall cette digue par-dessus laquelle de savantes machines ont transporté nos vaisseaux d'une mer à l'autre.

— « Comment ! ce serait M. l'inspecteur des mines Schwedenborg? » s'écria Arwed avec un joyeux étonnement, en tendant la main à l'homme gris, «Schwedenborg! Schwedenborg! répétèrent tous les assistans; et un cercle nombreux se forma autour de lui, chacun voulant considérer cet homme extraordinaire.

« Schwedenborg ! s'écria en riant Mégret, sans quitter son pharaon. Êtes-vous encore une fois revenu des espaces? Que nous apportez-vous de nouveau de ce

pays? Que se passe-t-il dans les régions supérieures et inférieures?

— Les anges pleurent, et les démons rient, répondit-il d'un air sombre.

— Et qu'en disent vos esprits? continua ironiquement le Français.

— Ils se taisent en présence des âmes impures, reprit d'une voix forte Schwedenborg qui ferma la bouche au railleur.

— Trouverai-je ici le capitaine Gyllenstierna, dit dans cet instant Siguier en entrant.

— Le voilà, répondit Arwed en se levant.

— Dans une heure, le roi vous attend dans sa tente, dit

Siguier, qui s'approcha ensuite du pharaon.

— Sans doute pour vous témoigner sa satisfaction de votre conduite pendant le dernier combat, dit le comte Posse. Vos ennemis même sont obligés de convenir que votre valeur chevaleresque est digne d'admiration.

— Je vous remercie, capitaine, de ce que vous pensez que j'ai rempli mon devoir. Mais d'autres se sont distingués à cette action autant et même beaucoup plus que moi.

— Celui qui s'abaisse sera élevé, observa Schwedenborg en posant sa main sur l'épaule d'Arwed et en le considérant avec bienveillance.

— Tu arrives à point nommé, Siguier! dit Mégret en reprenant son ton moqueur. Il y a long-temps que tu as envie de faire tirer ton horoscope : voilà un homme merveilleux dans cette rare science, le grand Schwedenborg; fais-lui ta cour.

— Cela m'ennuierait trop long-temps; un horoscope demande, dit-on, des calculs fort longs, et il faut que je retourne bientôt chez le prince. Mais M. Swedenborg est aussi un savant chiromancien, et en examinant ma main il va très-certainement me promettre un bonheur sans fin.

En disant ces mots, Siguier tendit nonchalament la main à celui qu'il croyait ridiculiser :

mais celui-ci la repoussa avec force en s'écriant : « Cette main répand l'odeur du sang, je n'ai rien à démêler avec vous!

Le mauvais plaisant parut frappé de la foudre, et resta immobile en fixant des yeux hagards sur le prophète. Puis tout-à-coup sortant de sa stupeur, il s'élança hors de la tente.

« Que veut dire cela? » demanda le comte Posse en observant Mégret, qui, pâle et cherchant à dissimuler un trouble bien visible, mêla ses cartes pour une nouvelle taille, et s'écria enfin avec un sourire forcé : Que voulez-vous! un fou en produit d'autres.

— Cela paraissait trop sérieux pour une folie.

— Si tu y consens, dit Arwed à son ami, nous laisserons notre partie, je ne saurais jouer plus long-temps. Ma tête est réellement troublée par la scène étonnante dont j'ai été témoin sans le vouloir.

Kolbert mêla l'échiquier. Arwed s'approcha du pharaon et prit quelques cartes qui lui furent promptement enlevées.

« Prenez le roi, lui dit Schwedenborg ; c'est l'ennemi du banquier.

Mégret tressaillit, et avec une vivacité beaucoup trop forte dans cette circonstance, il apostropha Schwedenborg par ces mots :

Que voulez-vous dire par là ? J'espère que vous n'avez pas l'audace de m'insulter ?

— Le méchant ne voit partout que méchancetés. Je faisais simplement part à mon jeune ami du fruit de mes calculs sur le jeu présent.

— Je prends volontiers conseil de moi-même, dit Arwed mécontent de l'importunité de cet étranger, et il garda ses cartes, qui tombèrent toutes pour le banquier.

Essaie donc une fois du roi, lui dit tout bas Kolbert, ne serait-ce que pour m'obliger. Si cela ne te réussit pas, nous aurons le plaisir de nous moquer vigoureusement du prophète.

— C'est à contre-cœur, dit Arwed en prenant la carte indiquée. Il gagna de suite, ainsi que la *paroli au même* qu'il mit dessus.

Sa majesté se défend vaillamment, cria Kolbert; le banquier ne peut l'entamer.

Mégret jeta avec colère l'argent à Arwed, lança des regards de fureur sur le prophète, et parut prêt à éclater; mais il se contint avec effort, et le jeu continua.

« Que se passe-t-il actuellement à l'expédition de Drontheim? dit Kolbert à la fin de la taille. Je suis étonné du temps considérable qui s'est écoulé depuis que nous n'en avons reçu de nouvelles.

— D'après mes calculs, répondit le comte Posse, Armfeld doit être rendu à Drontheim. M. Schwedenborg, ne pourriez-

vous nous tirer d'incertitude? Que fait notre armée?

— Elle couronne les mines de cuivre de Roaas, dit Schwedenborg avec un grand calme.

— J'en serais bien fâché, reprit le comte en riant; la position serait un peu éloignée de la résidence, et ne laisserait pas espérer un retour prochain. Mais je crois fermement que notre armée est triomphante; et, sans doute, vous partagez mon opinion.

— Épargnez-moi la réponse, s'écria douloureusement Schwedenborg; les élémens inexorables haïssent la pauvre espèce humaine, et aucune puissance ici-bas ne saurait résister à leur puissance.

Les officiers se regardèrent d'un air consterné, et un profond silence succéda à ces effrayantes paroles.

« Laissons les Finois songer à leur peau, dit enfin Kolbert interrompant ce sinistre silence. Pour nous, tenons-nous-en à Frédérik-Hall, qui est presque en notre pouvoir. Le Guldenlowe est à nous ; la sortie a été vigoureusement repoussée. Que les tranchées soient poussées un peu plus avant, alors un bon assaut, et la ville est prise.

— Pour l'amour de Dieu, mon jeune ami, dit Schwedenborg d'un ton suppliant, n'ayez donc pas une si aveugle confiance dans la terrible et vacillante fortune de la guerre. Fortement

attachée sur le coursier sans frein du hasard, elle parcourt avec fureur ce pauvre monde; et, lorsquelle s'arrête enfin, elle se retrouve au point du départ, n'ayant tracé qu'un cercle de douleur; et tout le bonheur et tout le sang qu'elle a foulés aux pieds, est sacrifié sans fruit et sans retour.

—Votre langage est beaucoup trop savant pour que je le comprenne entièrement; la seule conclusion que je puisse tirer de vos paroles, c'est que la foi, qui fait le soldat, vous manque absolument. Aussi avez-vous sagement fait de vous en tenir à la plume, le sabre vous aurait parfois causé de furieux vertiges. Pour nous, guidés par le roi, nous irions

gaîment au fond des enfers arracher Satan lui-même de son trône de fer, et, assurés de la victoire, nous entonnerions d'avance le *Te Deum*.

— Et qui, jeune présomptueux, vous sera garant que votre roi verra encore le soleil de demain, et qu'il pourra encore vous conduire au combat et à la victoire?

Il s'éloigna précipitamment, et un long murmure de mécontentement se fit entendre. Cela devient un peu trop violent, remarqua le comte Posse.

Oui, sans doute, reprit Mégret avec humeur; mais ce qu'il y a de plus fort, c'est que l'on permette à de semblables fous de parcourir le camp et de semer

partout le trouble et la terreur.

— Schwedenborg n'est pas un fou, mais un triste et frappant exemple du désordre que peut produire sur une raison ferme et sage une idée fixe qui s'empare de l'imagination, la subjugue et l'égare.

— Il n'est pas même toujours original dans sa folie, reprit Kolbert; car il court déjà depuis plusieurs jours dans le camp une prédiction sur la mort prochaine du roi.

— Original ou copie, l'on devrait, dans tous les cas, enchaîner avec des chaînes de fer ses idées fixes, répondit Mégret; ce que M. le comte appelle sa raison, pourrait alors agir en pleine liberté, et chacun serait satisfait.»

Dans cet instant Siguier revint, et dit à demi voix à Mégret d'un air effrayé : « Le roi veut encore ce soir examiner la tranchée. »

— « Diable ! et ne pouvais-tu l'en dissuader ? »

— « Faire changer d'avis au roi ! tu ne le connais donc plus ? Prends tes mesures en conséquence. »

— « Demain soir, Messieurs, j'aurai l'honneur de vous rendre votre revanche, dit Mégret en fermant sa cassette ; il faut à présent que j'aille à la tranchée. Viens, Siguier ; notre chemin est à-peu-près le même, et j'ai beaucoup de choses à te dire. »

Les deux Français se retirèrent ensemble. Arwed les suivit

à quelque distance ; il les vit causer avec beaucoup de vivacité, et leurs gestes paraissaient indiquer qu'il était question entre eux de coups portés et rendus. Inquiet, sans trop savoir pourquoi, il chercha à surprendre une partie de leur entretien. Ils parlaient assez haut, et les paroles résonnaient distinctement au milieu du calme du soir; mais il se convainquit bientôt que la conversation se tenait dans une langue dont les accens barbares lui étaient entièrement inconnus.

« Qu'est-ce que cela signifie ?» se demanda-t-il en suivant des yeux les deux militaires, qui disparurent bientôt dans l'obscurité.

«L'heure est écoulée, dit tout-

à-coup quelqu'un près de lui, vous devriez vous rendre auprès du roi, capitaine. »

Arwed se retourna, et crut distinguer, dans les ténèbres, la longue et maigre figure de Schwedenborg.

« Comment se fait-il, Monsieur, que vous sembliez prendre un intérêt aussi vif à mes paroles et à mes actions ? »

— « J'ai reconnu en vous une âme forte et un cœur exempt de souillures. C'est pourquoi je vous crois propre à servir d'instrument à la Providence. Je vous conjure donc de vous rendre auprès du roi, et de ne pas le quitter un instant pendant cette nuit. J'ai observé les signes les plus funestes dans le firmament, et je suis cer-



tain que cette nuit nous amènera les événemens les plus effroyables.

— « Épargnez-moi vos songes astrologiques : tant que la Divinité m'accordera ma raison, je ne pourrai y ajouter foi.

— « Jugez-vous toujours avec autant de dureté et de précipitation, jeune homme, dit Schwedenborg d'un ton de reproche, et rejetez-vous sans examen ce que vous ne pouvez comprendre? Connaissez-vous la force centrale de la nature, ce point dans l'infini, dont les irradiations, dans leur éternel mouvement en spirale, produisent ces innombrables formes de la vie et de l'activité? Et si vous ignorez tout cela, comment pouvez-vous nier la vé-

rité des calculs qui reposent sur cette base éternelle?

— «Je ne puis discuter cet objet avec vous, car je ne comprends rien à votre langage. Vous me permettrez donc, s'il vous plaît, de considérer comme folie ce que vous traitez de haute sagesse.

— «Pensez de moi et de ma science ce que vous voudrez, pourvu que vous consentiez à ce que je vous demande. Ne perdez pas le roi de vue pendant toute cette nuit, car toutes les puissances de l'enfer sont à l'œuvre.

— De quel danger ma présence peut-elle préserver le héros? Que peut-il craindre?

— *Celui qui mange mon pain me foule aux pieds*, récita Schwedenborg d'un ton chantant et sé-

pulcral : *ce fut ce qu'éprouva Gustave de la part du quatrième qui sortit avec lui du camp.* Connaissez-vous l'histoire du fidèle Hastenfeld et du meurtre de son roi ?

— « Expliquez-vous clairement, je vous en conjure. Mais le prophète avait disparu.

CHAPITRE VIII.

Arwed arriva au quartier royal : lorsqu'il se fut nommé, l'officier d'ordonnance de service lui fit signe d'entrer sans lui faire d'autres questions. Le roi, assis près de la cheminée, tenait d'une main un livre de prières, de

l'autre une miniature qu'il considérait avec attention. Le feu consumait une liasse de papiers, et un tas de cendres légères prouvait qu'une quantité de papiers avait déjà éprouvé le même sort. Arwed s'approcha; le roi, le dos tourné contre la porte, absorbé dans la contemplation du portrait, ne le remarqua pas d'abord. Arwed eut le temps de reconnaître, dans le portrait, les traits de Gustave-Adolphe. A cette vue, les prédictions de Schwedenborg s'emparèrent avec force de son esprit, de sinistres pressentimens sur le destin du grand homme lui arrachèrent un profond soupir.

Le roi l'entendit, et se retournant : « Ah! le capitaine Gyllens-

tierna, dit-il en se levant et en serrant soigneusement le livre et le portrait. Hier, lorsque nous repoussâmes la sortie des assiégés, vous avez encore une fois fait preuve d'une grande valeur, ajouta-t-il en se tournant vers Arwed; votre âge ne me permet pas encore de vous élever au grade de major. Quant aux décorations, je n'en fais aucun cas. Indiquez vous-même la grâce que vous désirez obtenir.

— « Les paroles de mon roi sont la plus grande faveur que je puisse désirer! Que votre majesté daigne me conserver sa bienveillance, et je serai récompensé bien au-delà de mes mérites.

— « Non, je ne veux pas rester votre débiteur; Dieu peut dispo-

ser de ma vie aujourd'hui aussi bien que demain, et dans ce cas mes comptes ici-bas doivent être soldés. Demandez sans crainte, je veux vous obliger.

— « A présent ou jamais, pensa Arwed, et s'adressant au roi : Sire, j'aime la fille de votre ministre, le comte de Gortz; l'inimitié de nos parens est une barrière insurmontable qui s'élève entre nous, votre majesté seule peut la briser.

— « Vous êtes un extravagant! » lui répartit brusquement le roi d'un ton de colère, et il fit à grands pas le tour de l'appartement. Quelle folle prétention! s'écria-t-il après un assez long silence en souriant à sa manière. Je la trouve plus qu'indiscrète,

car vous devez connaître ma façon de penser sur le mariage. » Après avoir fait encore quelques tours, il s'arrêta tout-à-coup devant Arwed. « Vous êtes un si vaillant soldat, Gyllenstierna ; comment avez-vous pu vous attacher à une femme?

— « Ah! sire, votre majesté trouverait la chose bien naturelle, si elle connaissait la baronne de Gortz!

— « Sans doute, reprit le roi en riant, il est tout simple que vous pensiez ainsi. » Après un long silence, il reprit en levant les épaules : « Je voudrais seulement savoir ce que vous autres hommes, pouvez trouver d'attrayant dans l'amour.

— « Ah! sire, l'amour est le

plus grand bonheur de la vie!

— « J'espère bien que non, car dans ce cas j'aurais rejeté le plus grand bonheur de la vie. Il me resterait cependant encore l'histoire et la postérité... » Il s'appuya contre la cheminée et remua d'un air rêveur les charbons avec ses pieds.

« Je ferai écrire à votre père, et parlerai moi-même à Gortz, je l'attends.

— « Sire, » balbutia le jeune homme au comble de la joie.

« Bien, bien, il suffit, » dit le roi en lui faisant signe de se retirer. Dans cet instant, Siguier entra.

« Votre majesté va se rendre dans la tranchée, dit Arwed en songeant aux instances de Schwe-

denborg. Oserais-je l'accompagner? Je désire vivement m'instruire par la pratique dans l'art des siéges.

Le roi fit avec bienveillance un signe affirmatif. La figure de Siguier se couvrit d'un nuage de mécontentement, et ils sortirent.

A l'entrée de la tranchée, le roi fut reçu par le comte Schwerin, commandant du poste, par le capitaine Posse et l'adjudant Kolbert. Mégret vint à sa rencontre d'un air embarrassé.

Le roi donna des ordres secrets à Posse et Kolbert qui s'éloignèrent, et il continua à avancer avec Siguier et Mégret. Arwed les suivait à quelques pas: la nuit était froide, le ciel couvert d'étoiles brillantes. Le ca-

non des assiégés tirait sans interruption, et les boulets s'arrêtaient souvent dans les murs mêmes de la tranchée. Mais le roi n'y faisait aucune attention et s'entretenait tranquillement avec les deux militaires. Ils arrivèrent enfin à l'endroit où la tranchée formait un angle avec la parallèle et d'où on entendait distinctement le bruit des piques et des pioches des ouvriers qui continuaient les travaux.

Le roi s'arrêta, s'appuya sur son énorme sabre, et s'adressant à Mégret d'un ton brusque : « Et comment n'avez-vous pas poussé plus avant ?

— « La terre est fortement gelée, sire, répondit Mégret très-

troublé. Il serait aussi facile de travailler dans le roc.

— « Vous avez eu tout le temps nécessaire, je suis très-mécontent.

— « Je gagerais ma tête qu'avant huit jours la place est à nous !

— « Nous verrons ! » répondit le roi ; et s'agenouillant sur la contrescarpe intérieure, les coudes appuyés sur le parapet, la figure tournée vers la ville, il regarda long-temps les ouvriers qui travaillaient en silence et avec ardeur à la pâle clarté des étoiles.

Tout-à-coup un grand bruit se fait entendre dans le camp. « Voyez ce que c'est, Gyllenstierna, dit le roi, et rendez-m'en compte.

— « J'y vais, sire, » répondit tristement Arwed, car dans cet instant il lui paraissait très-dangereux de laisser le roi seul avec ces étrangers.

« Dépêchez-vous, capitaine, lui murmura tout bas Siguier; le roi n'aime pas que l'on hésite à exécuter ses ordres, et il n'est pas aujourd'hui d'une humeur très-traitable. »

Arwed obéit en soupirant. Lorsqu'il arriva au camp, tout était calme, et le comte Posse, qu'il rencontra, lui apprit que tout ce tumulte avait été occasioné par deux chevaux qui s'étaient échappés. Tout-à-coup Schwedenborg parut devant eux, et posant une main glacée sur

celle d'Arwed, il le tira à l'écart et lui demanda vivement :

« Où avez-vous laissé le roi ?

— « Au bout de la tranchée; Mégret et Siguier sont avec lui.

— « Pourquoi avez-vous abandonné votre maître ? je vous avais si instamment prié...

— « Ses ordres... » reprit Arwe deffrayé.

— « Pour Dieu ! retournez auprès de lui. Veuille le ciel que nous n'arrivions pas trop tard. »

Ils hâtèrent le pas, et en entrant dans la tranchée ils rencontrèrent Siguier.

« Où est le roi ? lui demanda Arwed avec agitation.

— « J'allais vous faire la même question, répondit Siguier d'un

ton brusque et cependant peu assuré, je l'ai quitté peu après vous, et l'obscurité m'a empêché de le retrouver.

— « Cela est singulier! Eh bien, retournez avec nous, et cherchons-le à la place où je l'ai laissé avec vous. »

Siguier y consentit en hésitant. Arwed retrouva facilement son chemin, et encore à une certaine distance il reconnut le roi, toujours appuyé sur le parapet, à peu près dans la même position où il l'avait laissé. Dans cet instant, Mégret parut devant eux, il s'approcha du roi, se pencha sur lui, et dit froidement, après l'avoir examiné un moment: « Il est mort. »

— « Le roi mort! » s'écria Ar-

wed saisi d'une frayeur mortelle; et, en se précipitant vers le premier poste, il se saisit d'une torche allumée et revint en courant. La vive lueur de la torche tomba sur le roi, et un spectacle épouvantable se présenta à leurs yeux. Couvert de sang, l'héroïque Charles XII était couché sur la contrescarpe, sa tête appuyée sur le parapet. Son œil gauche était enfoncé dans la tête; le droit, entièrement hors de son orbite, semblait encore lancer un regard terrible; sa main droite, qui serrait son épée avec force, prouvait que, surpris par la mort, le grand homme avait fait un mouvement pour défendre ses jours.

Un long silence succéda à cette vue. « La farce est jouée, dit

enfin Mégret; Messieurs, allons souper. »

Arwed considéra en frissonnant l'homme qui, dans un moment semblable, pouvait se permettre une plaisanterie aussi indécente, et un soupçon horrible s'empara de son esprit.

« Ce terrible coup doit rester caché à l'armée, dit Siguier; il jeterait le découragement dans le camp. Je vais seulement en instruire le prince de Hesse, qui prendra les mesures qu'il jugera convenables. »

Il se retira précipitamment, suivi de Mégret. Arwed saisit la main immobile du roi, et la couvrit de baisers et de larmes.

« Tu devais donc aussi périr par un meurtre détestable, héros

digne d'un meilleur sort!! s'écria douloureusement le fidèle Schwedenborg; pourquoi n'es-tu pas tombé sur le champ d'honneur, frappé par un loyal ennemi?

— « Ne jugeons pas avec tant de précipitation, dit Arwed à Schwedenborg en cherchant vainement à combattre ses propres soupçons; il est plus naturel de supposer qn'un boulet ennemi a atteint le roi, que de penser que cette mort est le fruit d'un crime particulier.

— « Le roi était tourné vers l'ennemi, et le roi a été frappé de côté; à en juger par la plaie, la balle est d'un trop petit calibre pour partir d'une pièce de canon, et les mousquets danois ne peuvent porter jusqu'ici.

— « Impossible! qui aurait ordonné le crime? Qui aurait osé le commettre?

— « *Celui qui mange mon pain me foule aux pieds : c'est ce qu'éprouva Gustave de la part du quatrième qui sortit avec lui du camp,* » répondit le prophète d'un ton chantant et sépulcral. Tout-à-coup la tranchée se remplit de militaires et de torches, et le prince de Hesse arriva suivi d'un cortége nom breux d'officiers.

« C'est donc vrai! » balbutia-t-il en considérant le cadavre. Frappé de terreur, il restait immobile, ses genoux le soutenant avec peine.

«Qui était présent à la mort de mon beau-frère? demanda-t-il enfin d'une voix tremblante.

— « Dieu seul pourrait répondre à la question de votre altesse, répondit Schwedenborg ; Dieu, qui du haut des cieux a été seul témoin de ce qui s'est passé ici. Nous avons trouvé le cadavre royal seul.

— « Seul! s'écria le prince ; c'est donc dans l'obscurité qu'est tombé le héros redoutable dont les exploits ont rempli l'Europe d'effroi et d'admiration! Ah ! qu'es-tu misérable grandeur humaine! »

Mégret et Siguier revinrent avec quatre grenadiers qui portaient tristement une litière.

« Siguier, ordonna le prince, faites porter le roi au quartier-général, et tenez sa mort secrète jusqu'à ce que nous ayons pris les mesures convenables dans

cette circonstance difficile. Que les généraux se rassemblent à l'instant chez moi en conseil de guerre; que les sentinelles et les patrouilles couvrent toutes les routes de Suède. Personne ne doit abandonner le camp jusqu'à nouvel ordre.

— «Et le général Duker?» dit Siguier au prince, comme s'il avait voulu lui rappeler une chose fort importante.

Le prince réfléchit un instant. « Qu'il parte sur-le-champ avec son corps, afin de garder les défilés qui conduisent en Danemark. Portez-lui-en l'ordre.» Il jeta un dernier regard d'effroi sur le cadavre, et s'éloigna avec précipitation.

Siguier s'approcha du cadavre

d'un air délibéré, jeta un manteau de soldat gris sur lui, posa son propre chapeau sur la tête, et fit signe aux grenadiers d'approcher. Ils s'avancèrent en pleurant, prirent le cadavre et le déposèrent doucement dans la litière, qu'ils fermèrent avec soin.

« Si l'on vous demande qui vous portez, vous répondrez le capitaine Kolbert. »

Le convoi partit lentement.

Siguier ramassa le chapeau sanglant du roi, qui était encore par terre, et le suivit. Les officiers se dispersèrent en chuchotant. Schwedenborg aussi avait disparu. Arwed seul restait immobile, tenant encore la torche élevée, et regardant presque machinalement la terre couverte

d'un sang qui reflétait la flamme de sa torche. Tout-à-coup il se réveilla comme d'un songe pénible, et lança avec force la torche dans la neige qui couvrait le parapet. La flamme pétilla et s'éteignit. « Meurs, misérable étincelle, s'écria-t-il avec douleur; éteins-toi; la lumière qui éclairait la Suède de sa vive clarté, ne s'est-elle pas éteinte aussi dans cette nuit horrible! et jamais, jamais, ce malheureux pays ne verra luire pour lui le bonheur de demain. »

CHAPITRE IX.

En rentrant au camp, Arwed rencontra l'adjudant Kolbert qui venait précipitamment au-devant de lui. « Je suis bien aise de te rencontrer, je te cherche partout, viens avec moi.

— Où cela? demanda Arwed avec apathie.

— Chez le général Duker, c'est auprès de lui que se rassemblent en ce moment tous les fidèles serviteurs de notre grand roi. Les événemens les plus importans vont se passer. Il s'agit de désigner celui qui doit dorénavant gouverner notre chère patrie.

— Et de quel droit l'armée prend-elle l'initiative ?

— Par le droit du plus fort, droit antique et sacré, dont les prétoriens romains usaient si largement. Viens seulement avec moi. C'est là que tu apprendras non-seulement ce qui se passe, mais aussi la raison de ce qui se passe, chose que tu commences toujours par rechercher avec ta pédanterie ordinaire. »

Il l'entraîna à la tente du général. Elle était remplie d'officiers de tout grade qui se promenaient par groupes en causant avec beaucoup de chaleur. Tout-à-coup ils se formèrent en cercle, et le vénérable général Duker parut au milieu d'eux.

« Le roi est mort! prononça-

t-il d'une voix émue. Surmontons notre douleur, et ne recherchons pas à présent comment le grand homme est tombé. Prouvons-lui notre fidélité en protégeant sa couronne vacante comme il convient à de fidèles soldats et vassaux, et en la faisant tomber sur un successeur digne de lui. Vous savez, camarades, que deux prétendans se disputent le trône, et bien des personnes hésitent encore à juger lequel, du neveu ou de la sœur du roi, a les droits les plus sacrés. Pour moi, je suis fermememt convaincu que ceux du fils de la sœur aînée doivent l'emporter sur ceux de la sœur cadette. Mais laissons toutes ces subtilités aux docteurs, qui les débattront par la suite, s'il est

nécessaire. Pour nous, rapportons-nous-en uniquement à la volonté de notre souverain qui nous a guidé sur le champ d'honneur, ainsi que l'étoile polaire guide le nautonier pendant une nuit orageuse. Charles XII éprouvait une affection toute paternelle pour son neveu, qui, à son tour, le chérissait et le respectait comme un fils. Il l'emmenait avec lui dans les camps, afin de le former sous ses yeux et d'en faire un successeur digne de lui. Le roi a toujours eu de l'éloignement pour sa sœur, et l'autorité des femmes lui était aussi odieuse qu'elle doit l'être à tout bon Suédois depuis le règne de la détestable Christine. Je crois donc qu'en plaçant sur le trône

le prince de Holstein, nous ne faisons que suivre les dernières volontés du roi ; mais ce qui doit s'exécuter, doit s'exécuter promptement, car l'époux de la seconde prétendante est au camp, et déjà il exerce toute son influence pour arriver à son but. Il craint ma popularité à l'armée, aussi ai-je déjà reçu ordre de m'éloigner, et je n'oserais désobéir que sur un contre-ordre du nouveau souverain. Je propose donc qu'une députation choisie entre nous se rende auprès du prince et le prie de se montrer aux soldats; nous ferons mettre nos régimens sous les armes, le proclamerons roi, et notre vaillante épée fera le reste. Est-ce votre volonté, mes amis?

—Vive notre roi Charles XIII! » s'écrièrent d'un commun accord tous les officiers présens, en tirant leurs sabres du fourreau. Pendant qu'un grand nombre d'entre eux se répandaient dans le camp pour préparer les soldats à les soutenir, Duker choisissait ceux qui devaient former la députation. Arwed se trouva du nombre des élus, et le cortége se rendit de suite au quartier du prince. Les sentinelles refusèrent le passage. Pendant le débat auquel cet incident donna lieu, Roepstorff, le valet de chambre du prince, son favori et son confident, sortit de la tente.

« Il m'est impossible, dit-il en s'adressant au général Duker, de vous introduire en cet instant.

Accablé par la funeste nouvelle de la mort du roi, le prince ne peut recevoir personne. Ces messieurs voudront bien revenir demain.

— Bon Dieu! Vous demandez un délai au moment où le destin de la Suède se décide. Le prince doit hériter du trône, nous lui avons aplani les voies pour y monter, l'armée est pour lui. Qu'il se montre seulement aux soldats, ils le proclameront roi, et l'armée soutiendra son bon droit envers et contre tous. Mais s'il hésite, s'il perd l'instant favorable, sa tante le prévient, et lorsqu'elle se sera emparée du sceptre, elle aura aussi la puissance nécessaire pour le garder. Je vous en conjure, mon ami,

représentez tout cela au prince, obtenez de lui qu'il ne repousse pas les offres de ses fidèles partisans, et qu'il ne laisse pas échapper le moment propice, qui peut-être ne se représentera plus. »

—Je ferai tout ce qu'il me sera possible, » répondit Roepstorff en rentrant et en haussant les épaules.

Les guerriers restèrent à la porte, attendant avec impatience si le prince daignerait se baisser pour ramasser la couronne qu'ils déposaient à ses pieds. Le valet de chambre restait long-temps. Le vent piquant du matin soufflait avec force; envéloppés dans leurs manteaux, ils commençaient à murmurer. Des pas de

chevaux se firent entendre, et un détachement d'une douzaine de cavaliers passa rapidement devant eux, et prit le chemin de Stromstadt.

« Savez-vous ce que cela signifie? dit Kolbert au général; c'est le colonel Baumgardt qui, sur l'ordre du feld-maréchal, va au-devant de Gortz pour l'arrêter.

— Bien! s'écria amèrement le général; et qu'importe une injustice de plus, lorsqu'il s'agit d'escamoter une couronne. Il est sans doute très-important de priver le jeune prince de son plus ferme appui. Mais, au reste, il paraît très-disposé à le supporter très-patiemment, et il attend sans doute que le prince le mette lui-même aux arrêts chez lui. »

Dans cet instant le valet de chambre reparut. « Messieurs, j'ai fait toutes les représentations possibles à son altesse; mais, hélas! le tout en vain. Son altesse ne veut recevoir en ce moment que ses plus intimes amis, et fait simplement dire à votre excellence qu'il ne peut voir personne aujourd'hui. »

Un long murmure éclata de toutes parts; et Duker, frappant du pied, s'écria avec emportement : « Il nous reste à déplorer la peine que nous avons prise en nous rendant ici, et les dangers dans lesquels cette démarche peut nous précipiter. Pour moi, je vais obéir; car je n'ai aucune envie d'exposer ma tête grise

pour un ingrat. Préparez mes régimens à partir, ordonna-t-il à son adjudant. » Il se retira en jurant et tempêtant avec violence, et chacun se dispersa.

Inquiet pour la sûreté du père de sa bien-aimée, Arwed suivit le général jusque chez lui. Accordez-moi une grâce, lui dit-il d'un ton suppliant ; le siége sera maintenant poussé avec moins de vigueur, et j'y serai de peu d'utilité. Procurez-moi, je vous en prie, la permission de me rendre à Stockholm.

— A Stochkolm à présent ? Quelle est votre intention, capitaine ? Voulez-vous vous fourrer aussi dans les intrigues politiques qui vont s'entre-choquer là-

bas? Croyez-moi, restez ici; vous m'avez l'air trop franc pour être bon à ce métier.

—Je ne cacherai rien au meilleur ami de Charles XII. D'après mes calculs, Gortz doit être rendu à Stockholm, ou doit s'y rendre immédiatement; et je voudrais prévenir ce fidèle serviteur de notre roi du danger qui le menace, afin qu'il ne vienne pas précisément se jeter entre les mains de ses ennemis acharnés.

—Que le ciel vous récompense de cette idée, jeune homme, mais j'en crains les suites pour vous. Le prince de Hesse est à présent votre chef, et il ne vous accordera probablement pas ce que

vous demandez là. D'ailleurs, quand vous l'obtiendriez, vous ne pourriez devancer le détachement envoyé pour se saisir de Gortz.

— Procurez-moi seulement la permission, général, et ne vous inquiétez pas du reste. Je monte un normand vigoureux, et je supporte très-bien la fatigue.

— Je vais donc essayer; mais cela sera difficile. Depuis la mort de Charles XII, je suis aussi *feu* Duker, et mon autorité n'est plus qu'une ombre. »

Prêt à sortir, il fut retenu par le major Brenner, qui entra d'un air très pressé.

« Je viens prendre congé de toi, mon vieil ami, dit-il au gé-

néral en l'embrassant ; je pars à l'instant avec des relais de courrier pour Stockholm.

— Toute la terre veut donc se rendre à Stockholm ? Dis-moi, qu'as-tu à faire là ?

— Son altesse royale, c'est ainsi que le prince de Hesse se fait nommer, reprit ironiquement Brenner, a déjà fait partir sa fidèle âme damnée, Siguier, comme porteur de la triste nouvelle. Mais il paraît qu'après plus mûre réflexion, il a reconnu qu'il n'était pas convenable qu'un événement aussi important fût annoncé par ce Français à double face. Il a donc été décidé qu'un honnête suédois serait encore député comme messager de mort. Et comme apparemment je suis à

charge ici à bien des gens, on m'a fait la faveur de me choisir pour remplir cette mission.

— En ce cas, oblige-moi, en emmenant le capitaine avec toi; il a une affaire secrète qui l'appelle à Stockholm, et n'obtiendra probablement pas la permission de s'y rendre.

— Le prince m'a précisément autorisé à choisir mon compagnon de voyage. Je pourrai donc avoir le plaisir de t'obliger. Capitaine, nous partons de suite. Mon cher Duker, puissions-nous nous revoir dans des temps plus heureux! »

Il sortit précipitamment. Arwed serra avec reconnaissance la main du général sur sa poitrine.

« Que Dieu protége votre voyage

et vos bonnes intentions, excellent jeune homme, » dit celui-ci avec émotion. Et Arwed s'élança au milieu d'un froid brouillard, précurseur du matin.

CHAPITRE X.

Les courtisans et les valets couraient çà et là d'un air de terreur en se heurtant, lorsque Brenner et Arwed montaient le grand escalier du château royal sur le Ritterholm. Ce fut avec peine qu'ils parvinrent à trouver un valet de chambre pour les introduire chez la princesse Ulrique. Lorsqu'ils entrèrent dans l'antichambre, les deux battans du

salon où se trouvait son altesse s'ouvrirent, et Siguier, qui en sortit, passa près d'eux avec un maintien hypocrite. Sur un signe du valet de chambre, ils passèrent dans la salle où la princesse donnait audience. Ulrique, assise devant une table sur laquelle se trouvait le chapeau sanglant du roi, tenait, avec une majesté pleine de grâce, un mouchoir sur ses yeux secs.

« J'ai le triste honneur, dit Brenner en présentant ses dépêches, d'apporter à votre altesse royale cette missive de deuil de la part de son auguste époux.

— Siguier m'a déjà informée de ce terrible événement, dit la princesse d'un ton glacial en prenant les papiers ; cependant je

vous remercie de la promptitude que vous avez mise à exécuter les ordres du prince héréditaire.

—Cet officier, continua Brenner en indiquant Arwed, fut un de ceux qui les premiers trouvèrent le cadavre royal. Il pourra informer avec exactitude votre altesse des circonstances extraordinaires qui accompagnèrent cette mort inattendue.

— A quoi bon de nouveaux détails, qui ne serviraient qu'à déchirer mon cœur! Quoique mon amour pour ma patrie m'ait convaincue que cette mort est un bonheur pour elle, les liens du sang ont aussi leur puissance; et la froideur que mon royal frère m'a toujours témoignée, n'empêche point sa mort d'acca-

bler mon cœur d'une douleur à laquelle on doit épargner des détails aussi cruels. »

Sur ces entrefaites, le gouverneur de la ville, baron Taube, entra. On voyait sur sa physionomie se combattre la frayeur, un chagrin hypocrite et une joie bien réelle.

« Vous le savez déjà, gouverneur ? » s'écria la princesse en se levant avec vivacité et en allant à sa rencontre.

Il s'inclina silencieusement.

« Je pense que je possède en vous un zélé et fidèle ami, » lui dit-elle avec une bonté pleine de dignité et en lui présentant sa main à baiser.

« Mon sang appartient à votre altesse, » s'écria Taube avec un

transport apprêté, en baisant tendrement la main de la princesse.

« Par où pensez-vous qu'il faille commencer ?

— Je serais d'avis d'assembler le Sénat ce soir même. Il est vrai qu'il n'est pas complet, trois des membres se trouvant à l'armée ; mais aussi tous les conseillers d'État présens sont dévoués à votre altesse royale.

— Si jamais j'obtiens quelque pouvoir dans ce pays, le titre de sénateur ne sera certes plus un titre illusoire. Je n'ai jamais approuvé les principes de mon père qui, de conseillers de la couronne, les avait transformés en esclaves de sa volonté.

— Le Sénat connaît les excellentes dispositions de votre al-

tesse en sa faveur, et je suis sûr du succès le plus complet. Si quelque chose encore pouvait m'inquiéter, ce seraient les cabales que le baron de Gortz ne manquera pas d'élever en faveur du jeune prince.

— On a eu soin de Gortz, reprit la princesse avec un regard haineux; pendant que nous causons ici, les moyens de nuire lui sont probablement enlevés pour toujours. Prenons promptement possession de son palais, saisissons-nous de ses papiers, et mettons le séquestre sur tous ses biens.

—Restent ses fidèles complices, Dernath, Ecklef, Paulsen, Sallern.

— Cette nuit même il faut les

arrêter tous au même instant, afin qu'aucun ne puisse être prévenu par l'autre. Ayez soin de cette affaire, cher gouverneur.

— Je ferai mettre toute la garnison sous les armes. Cette mesure doit être commencée et achevée avec vigueur et promptitude, car il importe sur-tout de ne pas laisser échapper le moment favorable.

— Et, n'est-il pas vrai, cher baron, dit la princesse en saisissant, de l'air le plus gracieux, les deux mains de Taube, et en les serrant dans les siennes, le sénat ne me fera pas acheter la couronne à un trop haut prix? »

Taube jeta un regard significatif sur les deux officiers, qui jusque-là avaient été oubliés

dans la chaleur de la conversation.

« C'est dans une audience particulière que j'aurai l'honneur de donner mon avis à votre altesse sur un sujet aussi délicat. »

Ulrique effrayée se retourna vers Brenner, et ses regards s'arrêtèrent sur Arwed, qui, immobile, ses grands yeux bleus, si perçans, fixés sur elle, portait dans tous ses traits l'expression de la plus vive indignation. Elle tressaillit, et, faisant un effort sur elle, demanda : « Quel est ce jeune homme si sombre?

— Mon compagnon de voyage, le capitaine de la garde, le baron de Gyllenstierna, répondit Brenner; un militaire distingué qui est monté le premier sur les

remparts du Guldenlowe et qui a obtenu des marques de faveur particulières du roi.

— Gyllenstierna? dit Taube surpris, le fils du sénateur, celui qu'il avait envoyé à l'armée d'Armfeld?

— Ce vénérable vieillard a toujours été un de nos plus dévoués amis, dit la princesse en s'inclinant vers Arwed de l'air le plus affable. Nous sommes charmés d'apprendre que le fils marche sur les traces de son digne père. Nous nous réservons de lui donner un témoignage de notre faveur. »

En même temps elle lui présenta sa main à baiser; mais Arwed, indigné de tout ce qu'il avait entendu, ne put résoudre

son âme si franche à donner une marque de respect à une femme qu'il méprisait autant. Il se tint roide et immobile, et la main royale resta suspendue en l'air, attendant inutilement qu'on daignât la baiser.

Effrayé de cette grossière audace, le gouverneur recula de quelques pas, et Brenner poussa doucement Arwed d'un air d'angoisses; mais tout fut inutile, il ne bougea pas, et la main de la princesse retomba enfin.

« Ce jeune homme est sans doute indisposé, dit la princesse avec amertume.

— La rapidité de notre voyage rend la chose très-probable, répondit Brenner en saisissant l'excuse avec empressement. Son

altesse royale nous permet-elle de nous retirer ?

— Demain vous trouverez vos dépêches chez le gouverneur, dit la princesse avec humeur. Et n'oubliez pas d'instruire votre compagnon du respect que toute femme a droit d'attendre d'un homme, lors même que cette femme ne serait pas la sœur de son souverain. »

CHAPITRE XI.

« Elle a raison, dit brusquement Brenner lorsqu'ils furent à quelque distance du palais; vous avez une manière tout-à-fait originale de faire votre che-

min à la cour, elle ne manquera pas de vous conduire au faîte des dignités. Aujourd'hui je vous ai amené avec moi à une audience; mais, sur mon honneur, cette première fois sera bien la dernière.

— Si vous m'aviez dispensé de vous accompagner, M. le major, ainsi que je vous en avais si instamment prié, vous vous seriez épargné le tourment de rougir de ma grossièreté, et à moi celui d'être témoin des indignités que j'ai vues et entendues.

— Vous n'y comprenez rien; il était convenable que je présentasse mon compagnon de voyage, d'ailleurs j'avais des intentions particulières sur vous. Quoique nos cœurs saignassent de ce mes-

sage de douleur, je savais qu'on le recevrait très-volontiers, et les grands prennent bien vîte en amitié un visage qui leur apporte de bonnes nouvelles. Aussi, tout était en bon train, et le soleil de la faveur commençait à luire pour vous, lorsque tout-à-coup Satan s'est emparé de vos reins qui n'ont pas plié, de votre bras qui ne s'est pas avancé, et de votre bouche maudite qui n'a pu s'arrondir par un gracieux baiser. Et maintenant tout est passé pour le temps et pour l'éternité.

— Que tout soit donc passé! Je ne saurais, une fois pour toutes, rendre des respects extérieurs à ce que je méprise intérieurement.

— Prenez donc bien vîte congé

de la cour, car le cas pourrait se représenter souvent.

— A présent vous n'avez plus besoin de moi, M. le major? demanda Arwed en dirigeant ses regards impatiens vers le palais de Gortz.

—Pour aujourd'hui, non. Mais trouvez-vous chez moi demain matin de bonne heure; nous arrangerons notre retour. Je ne veux pas vous ennuyer d'une visite chez le gouverneur. D'après l'observation qu'il a laissé tomber sur vous tantôt, il se permettrait peut-être quelques questions qui ne vous plairaient pas; et si votre maladresse passive se changeait en active, je pourrais éprouver des désagrémens sérieux pour prix de la complaisance que j'ai

eue de vous emmener avec moi.

— Mais si j'étais obligé aujourd'hui même d'entreprendre un voyage, m'en accorderiez-vous la permission, sur ma parole que dans huit jours au plus tard je me trouverais au camp de Frédérik-Hall ?

— Laissez-moi en repos avec vos imaginations bizarres, je n'ai pas le pouvoir de vous accorder ce congé.

— Mais s'il s'agissait de sauver un honnête homme de sa perte ? » dit Arwed ému, en serrant la main du major et en le regardant avec angoisse.

Le major le considéra avec attention, en fronçant ses sourcis gris et épais ; mais tout-à-coup son front se dérida.

« Mon vieux Duker vous aime, et votre figure exprime tant de franchise, j'y lis que vous tiendrez parole. Courez donc, sur votre propre responsabilité, où vous voudrez.

— Mille remercîmens! » s'écria Arwed en s'échappant précipitamment.

CHAPITRE XII.

Le palais du comte de Gortz s'élevait majestueusement au milieu des ténèbres, les fenêtres sombres, le calme profond qui y régnait de toute part, lui donnaient l'aspect inquiétant d'un château de revenans. Une seule

croisée était faiblement éclairée par une petite lumière semblable à ces flammes bleuâtres qui s'élèvent sur les ruines pour indiquer les trésors qui y sont enfouis.

« C'est la lumière de Géorgine! » se dit Arwed saisi de joie et de douleur. Il ouvrit la petite porte à côté du grand portail, entra doucement, se glissa sur l'escalier dérobé, le long des corridors retentissans, vers la chambre de Géorgine. En entrant, il vit sa bien-aimée assise devant une petite table, couvrant d'un torrent de larmes le billet par lequel il la prévenait du danger de son père. Sa main droite soutenait sa tête appesantie par le chagrin; sa jeune sœur, assise à

ses pieds, couvrait l'autre de caresses, offrant à la pauvre affligée, dans son langage enfantin, toutes les consolations que lui inspirait son âge.

« Grâce au ciel, dit Arwed, tu as reçu mon billet, et ton père est sauvé!

— Hélas ! s'écria Géorgine, accablée d'une douleur qui ne laissait aucune place dans son cœur à la joie de revoir son amant; mon père est parti hier pour Frédérik-Hall. Son intention est de voyager fort vite; et, avant que mon courrier ne l'ait atteint, il sera au pouvoir de ses persécuteurs.

— C'est selon le zèle du courrier. J'ai la ferme volonté de tout essayer pour sauver ton père et

épargner à ma patrie une injustice. Je ne crains point la fatigue, et je ne regretterais pas quelques chevaux qui pourront périr sous moi. Je ne suis arrêté que par mes inquiétudes sur toi. On va s'emparer de ce palais, mettre sous séquestre tous les biens de ton père. Quelles scènes t'attendent, si tu restes sans appui au milieu de cet horrible pillage !

— Sois sans inquiétude sur mon compte, dit Géorgine en tirant le cordon de la sonnette ; je vais de suite me retirer avec ma sœur chez le comte Dernath, qui nous recevra à bras ouverts.

— Dernath et tous les amis de ton père seront arrêtés cette nuit.

— N'importe, je connais un

lieu de refuge à Stockholm pour la fille de Gortz, et tu peux, tranquille sur mon sort, remplir le devoir que ton cœur t'indique. »

Dans cet instant, la gouvernante de Géorgine entra et jeta un cri d'effroi en apercevant dans le boudoir de sa maîtresse un officier qui lui était inconnu.

« Ne t'effraie pas de la société dans laquelle tu me trouves, chère bonne : il s'offre, hélas, d'autres sujets de terreur bien plus réels. Appelle de suite mes femmes et les deux laquais de Holstein ; fais promptement préparer un paquet de mes effets et de ceux de Magdeleine, et qu'on cherche une voiture de louage. Nous allons nous rendre dans

l'instant au Blasius-Holm, chez le vieux capitaine de frégate invalide, que mon père délivra, il y a trois ans, à Ystatd.

— Dans la compagnie de ce jeune homme, baronne; cela ressemble bien à un enlèvement.

— Plût à Dieu! s'écria douloureusement Géorgine; mais la route de cet officier est bien différente de la nôtre. Le roi est mort, mon père arrêté, si un miracle ne le sauve; et cette nuit ce palais sera assailli comme si c'était un fort danois: c'est pourquoi sois prompte; car nos momens sont comptés. »

La gouvernante sortit en se tordant les bras, et la petite Magdeleine la suivit en pleurant.

« Ne veux-tu pas sauver aussi

les papiers et les effets les plus précieux de ton père? Je ne compte pas trop sur la probité de ceux qui viendront fouiller ici.

— Non, répondit Géorgine après un instant de réflexion; que les commissaires fassent ce dont ils n'auront pas à rougir devant Dieu et leur honneur. Pour moi, je ne toucherai pas à ce qui appartient à mon père. Je suis d'ailleurs trop fière pour soustraire aux Suédois ce dont ils veulent s'emparer au nom de l'État. Hâte-toi seulement de tenter la délivrance de mon père; il voulait passer par le Westgothland et par Stromstadt; je ne puis te tracer un itinéraire plus exact.

— Laisse-moi encore t'accompagner jusqu'à ton asile; je ne saurais être tranquille avant de t'avoir vue en sûreté.

— Dieu sait combien ta présence, dans ces terribles momens, m'apporterait de consolations; mais il ne s'agit ici ni de ta tranquillité, ni de la mienne. Une heure de retard peut être un meurtre : c'est pourquoi pars à l'instant, cher Arwed; vole, sauve-le, il n'y aura pas de récompense que tu ne pourras obtenir de moi pour la vie de mon père chéri. »

Elle l'enlaça de ses beaux bras, imprima un baiser de feu sur ses lèvres, et se précipita hors de l'appartement.

CHAPITRE XIII.

Arwed lança au grand trot sur la route de Stromstadt le petit cheval gothlandais qu'il venait de prendre à l'auberge de Rakalse pour remplacer son vigoureux normand qui avait succombé à la fatigue. Les forces du cavalier étaient presque épuisées; mais la violence de ses sensations, exaltées par l'amour et la générosité, soutenait ses forces physiques et leur donnait une vigueur presque surnaturelle.

Tout-à-coup il aperçut au loin une voiture qui roulait avec vîtesse sur le grand chemin.

« Dieu soit loué! » s'écria-t-il transporté, en enfonçant ses épe-

rons dans les flancs de son coursier haletant, qui, redoublant de légèreté, parut voler sur la terre durcie par une forte gelée. Après un pénible quart-d'heure de galop il joignit la voiture. Le baron de Gortz, enveloppé dans sa pelisse de martre zibeline, lisait avec une telle attention, qu'il ne s'aperçut pas de la présence du cavalier.

« Je bénis mon destin, s'écria celui-ci hors d'haleine, en se plaçant devant la portière, de ce que j'arrive encore à temps. J'apporte à votre excellence d'importantes nouvelles.

—Qui êtes-vous, Monsieur ? » demanda un peu rudement Gortz contrarié d'être interrompu dans son travail.

« Le capitaine Gyllenstierna ; je vous suis depuis Stockholm, dans l'espoir de vous atteindre à temps pour vous préserver de grands dangers.

— Gyllenstierna ! dit en souriant Gortz, qui n'avait pas entièrement compris Arwed à cause du roulement de la voiture ; allons, vous m'apportez probablement des nouvelles de ma fille. Mais une affaire semblable ne peut se traiter sur la selle et en courant : c'est pourquoi attachez votre cheval au mien, et prenez place auprès de moi.

— J'accepte votre invitation avec reconnaissance, reprit Arwed en sautant dans la voiture. Ayez la bonté, M. le baron, de faire promptement changer de

direction à votre voiture ; en route, je vous en dirai la raison.

— Rêvez-vous? » dit Gortz en fronçant les sourcils.

«Voilà une bande de cavaliers qui viennent à notre rencontre, dit dans cet instant le cocher en se penchant vers l'intérieur de la voiture. Arwed s'empressa de regarder. « Grand Dieu! je suis donc arrivé trop tard! » s'écria-t-il en gémissant, lorsqu'il eut reconnu à la tête du détachement le major Baumgartd.

— Vous avez perdu la tête, jeune homme, ou vous n'êtes pas celui pour lequel vous vous donnez! » et Gortz saisit ses pistolets qui se trouvaient près de lui dans la poche de la voiture.

« Pour Dieu! s'écria Arwed en

le retenant, gardez vos armes pour les tourner contre vos ennemis qui s'approchent. Faites promptement rebrousser chemin, je vous en conjure, peut-être est-il encore temps de leur échapper. »

Gortz le regarda attentivement, et ses traits reprirent leur sérénité habituelle à la vue de cette physionomie si ouverte. « Je ne puis avoir mauvaise opinion de vous, dit-il en souriant. Je crois simplement que vous avez voulu faire preuve de zèle en m'offrant votre appui au moment du danger. Je sais pardonner une étourderie à la jeunesse, sur-tout en considération du motif qui vous anime. Mais au moins, tâchez d'être plus croyable dans vos

suppositions, car un enfant s'apercevrait que ces cavaliers ne sont point des bandits, mais de braves dragons suédois, commandés, si je ne me trompe, par le major Beaumgardt. »

Dans cet instant, les dragons entourèrent la voiture.

« Bon soir, votre excellence, » cria le major en saluant Gortz et en faisant tourner bride à son cheval. Trois officiers, qui le suivaient, en firent autant, et tous quatre se tinrent près des portières, tandis que les dragons passèrent outre et suivirent la voiture par derrière.

« Bon soir, M. le major, où allez-vous si tard? lui demanda Gortz d'un air amical.

— J'allais à la rencontre de votre excellence : nous avions perdu notre route au milieu de ces maudits tourbillons de neige, et voilà déjà quelques jours que nous errons à l'aventure. Nous apportons du camp d'importantes nouvelles à votre excellence.

-- De quoi s'agit-il ? Je vous en apporte encore de plus importantes et de meilleures d'Aland. Mais nous causerons de tout cela beaucoup plus commodément près d'un bon feu et d'une bonne bouteille de vieux vin. Je veux aujourd'hui passer la nuit au presbytère de Tanum, et je porte une bonne cave avec moi. Ces Messieurs voudront bien être mes hôtes. Nous causerons toute la

soirée, et demain, sous votre protection, je reprendrai la route du camp.

— Ce sera un honneur pour moi et pour mes officiers, répondit Beaumgardt. » Les militaires s'inclinèrent en silence, et la voiture partit au grand trot, entourée de son cortége armé, se dirigeant vers le presbytère solitaire, qui, placé au milieu de vieux rochers gris et de sombres sapins, ne rompait pas la monotonie de cette triste contrée.

Les voyageurs mirent pied à terre. Le ministre entra le premier dans la salle du rez-de-chaussée. Arwed, préparé à la triste scène qui allait se passer, le suivit lentement. Les officiers se précipitèrent sur ses traces,

comme s'ils avaient craint que la victime ne leur échappât, et le dernier ferma la porte sur eux.

« Que signifie cela? » dit Gortz en remarquant ce mouvement.

Le major mit son chapeau sur la tête, tira son épée, et prononça, du ton de soldat le plus rude : « Au nom du roi, Gortz, rendez-moi votre épée. »

Frappé d'étonnement, Gortz recula de quelques pas. Dans l'impossibilité de s'exprimer, il regardait tour-à-tour les militaires, qui, tous l'épée hors du fourreau, l'entouraient d'un air de triomphe ironique.

L'indignité de cette conduite souleva Arwed, son sang bouillonnait, ses yeux lançaient des

éclairs, et oubliant le tort que leur ferait une résistance inutile, il fixa ses regards courroucés sur Gortz, et, la main posée sur la garde de son épée, il était prêt, sur un simple geste, d'essayer la délivrance du prisonnier; mais Gortz, avec un sérieux plein de dignité, lui fait signe de se calmer, et Arwed, retirant sa main prête à tirer son épée, se mit dans l'embrasure d'une croisée, attendant, dans un morne désespoir, l'issue d'une injustice à laquelle il ne pouvait ni n'osait s'opposer.

« Au nom du roi! » répéta enfin Gortz après un long et pénible silence. Il détacha lentement son épée et la remit au major. « Ces mots sont une détestable

imposture. Il est impossible que Charles XII sacrifie son plus dévoué serviteur. Cet arrêt ne vient pas de lui ; mais je vois qu'il faut se soumettre à la nécessité. Prenez mon épée, il y a long-temps que je suis résigné à tout. Je n'attendais pas d'autre prix des services que j'ai rendus à la Suède.

— Le véritable prix de vos services vous attend à Stockholm, » dit Baumgardt avec amertume. Puis se tournant vers Arwed, il lui demanda d'un ton sévère : « D'où venez-vous ici, capitaine ?

— De Stockholm, où j'ai accompagné le major Brenner comme courrier ; je retourne au camp.

— Vous avez abandonné votre

chef, et je vous trouve dans la voiture de Gortz; cela est plus que singulier.

— Au moment même où vous m'avez atteint, dit Gortz avec vivacité, le capitaine venait de me rejoindre, et me donnait des nouvelles de ma fille. Son cheval est encore attaché au mien.

— Au reste, M. le major, si cette rencontre vous paraît singulière, emmenez-moi avec M. le baron de Gortz comme prisonnier à Stockholm. Vous serez alors assuré de ne pas être accusé d'avoir mis trop d'indulgence dans l'exécution de votre mission.

— Vraiment, dit ironiquement Baumgardt, ce serait probablement le plus sûr moyen de vous obliger; mais je ne suis pas

dans l'usage de consulter mes subalternes, et la raison prescrit de faire toujours le contraire de ce que les personnes suspectes proposent. Vous assurez que votre intention était de retourner au camp, je vous y accompagnerai avec le premier lieutenant Biornskiold. L'adjudant-général Rosenhahn et le lieutenant Lowen escorteront avec leurs hommes le coupable jusqu'à Stockholm. De cette façon, chacun se trouvera rendu au poste qui lui convient. »

Exaspéré par la grossièreté de ce langage, Arwed se mordit violemment les lèvres; mais près d'éclater, la forte chaîne de la subordination retint le jeune lion, et il se tut.

—En avant M. de Gortz, s'écria l'adjudant-général Rosenhahn, en lui montrant la porte avec la pointe de son épée.

« Adieu, mon fils! » dit le prisonnier en serrant Arwed dans ses bras; et profitant de cet embrassement, il ajouta tout bas :

« Je reconnais enfin quels étaient tes bonnes intentions et ton dévoûment. Sois assuré que si mes ennemis m'en laissent le pouvoir, je te prouverai ma reconnaissance d'une manière qui te satisfera. »

Il sortit, monta dans sa voiture, sur le siége de laquelle un dragon se trouvait établi; l'équipage retourna sur la route qu'il venait de parcourir, pour conduire son maître en prison, et

Rosenhahn prit place à côté du ministre. Les autres officiers, ainsi qu'Arwed, remontèrent à cheval. Le lieutenant Lowen fit signe à ses dragons, qui entourèrent la voiture l'épée nue, et le cortége qui conduisait le prisonnier prit le chemin du sud, tandis qu'Arwed, suivi de ses deux compagnons, prit tristement celui du nord.

CHAPITRE XIV.

En arrivant au camp devant Frédérik-Hall, Arwed et ses deux compagnons le trouvèrent abandonné et dévasté. Des vagabonds et des trainards erraient autour

des tentes, cherchant de tous côtés si les anciens habitans n'y avaient pas oublié quelque effet qui valût la peine d'être emporté. Le drapeau danois flottait sur le fort de Guldenlowe, et, protégés par quelques compagnies de chasseurs, des paysans, en corvée, comblaient les tranchées qui avaient coûté tant de temps et de sang à ouvrir.

« Qu'est-ce que cela ? s'écria Arwed indigné ; notre armée a-t-elle été battue ? Comment a-on pu lever un siége dont le prompt succès était assuré ?

— Je m'y attendais, dit d'un air sombre le premier lieutenant Biornskiold ; cependant je n'aurais pas cru cela si prochain ; l'armée est retournée en Suède.

—Que les temps sont changés! continua Arwed avec dépit; il n'y aura bientôt que quatre-vingt-dix ans que la mort de Gustave-Adolphe enflamma son armée d'une fureur qui exalta son courage, la ramena au combat et lui procura la plus glorieuse victoire. Aujourd'hui l'ancienne valeur suédoise semble anéantie avec l'esprit héroïque de son roi, et ils abandonnent, par une fuite honteuse, les lauriers qu'ils avaient cueillis sur ses pas.

— J'espère, M. le capitaine, s'écria Baumgardt avec emportement, que vous ne vous permettrez pas de blâmer les ordres du feld-maréchal. Une insolente critique des ordres militaires est considérée comme un manque

de discipline, et, d'après nos lois, cela mène droit au boulet.

— M. le colonel, vous êtes ici mon chef : c'est pourquoi je me tais, me réservant de répondre plus tard à de semblables propos. »

Quelques balles danoises qui sifflèrent à leurs oreilles, interrompirent cette altercation. Les militaires suivirent en silence la route du Sud, marchant sur les traces de leur armée en retraite.

CHAPITRE XV.

Ils rejoignirent l'armée près de la ville d'Amal et du lac Dal-

bo. Baumgardt se dirigea, avec ses compagnons, vers la ville même, dans laquelle se trouvait le quartier-général; sous la grande porte ils rencontrèrent le major Brenner.

« C'est donc ici que nous devions nous retrouver, mon cher compagnon de voyage ? dit-il à Arwed; vous concevez combien j'en suis affligé.

— Le soldat n'est, à la vérité, qu'une simple machine que rien ne doit effrayer ni réjouir; cependant votre présence me fait d'autant plus de plaisir, que j'ai besoin de votre témoignage pour me justifier aux yeux du colonel Baumgardt. Il voulait me prendre pour un maraudeur, ou pour

quelque chose de pis encore, parce qu'il m'a rencontré sans vous sur la route de Frédérik-Hall.

— J'avais donné son congé au capitaine, répondit Brenner en s'adressant à Baumgardt, et le feld-maréchal en est déjà instruit. » Le colonel s'inclina en silence.

« Rien n'empêche donc plus que je ne vous fasse mes adieux, M. le colonel. Aussitôt que les circonstances me le permettront, je ne manquerai pas de vous rendre mes devoirs, et alors nous pourrons nous expliquer plus clairement. »

Baumgardt se retira sans répliquer un seul mot.

«Venez de suite avec moi chez mon vieux Duker, dit Brenner à

Arwed ; j'ai appris qu'il est arrivé aujourd'hui même au quartier-général, et je suis venu en ville uniquement pour le voir. Il faut que vous nous rendiez compte des démêlés que vous avez eus avec votre antagoniste. »

Lorsqu'ils arrivèrent au quartier du général, ils ne le trouvèrent pas chez lui. En l'attendant, Schwedenborg s'était établi dans sa chambre. Assis dans un coin, enveloppé de son grand manteau de voyage, il était tellement absorbé par quelques feuilles de parchemin couvertes de chiffres et de signes, qu'il ne vit, ni entendit les arrivans.

« Bonjour, M. Schwedenborg, dit Arwed d'un ton ému et amical, en lui tendant la main. »

Schwedenborg le considéra long-temps, et ses regards égarés prouvaient que son esprit errait dans les espaces. Il parut enfin reconnaître Arwed, marqua encore quelques chiffres sur son parchemin, le remit en poche, et alors, seulement, il prit et serra la main qu'on lui offrait.

«Vous paraissez destiné, jeune homme, dit-il avec sa voix pathétique et sépulcrale, vous paraissez destiné à être présent à tous les événemens importans qui se passent à l'armée, sans pouvoir être utile en rien à la chose publique. Aujourd'hui il sera décidé quel souverain régnera sur la Suède; et ici encore, vous ne pourrez rien faire et rien empê-

cher, pas plus qu'à la mort de notre roi.

—Comment! cette question ne serait pas encore résolue? demanda Brenner. Je croyais la chose terminée, et je ne doutais pas que la princesse Ulrique ne fût reine.

— Cela n'est pas encore aussi certain que vous le pensez. Il est vrai que la princesse a promptement accepté le serment précipité du Sénat; mais l'armée a aussi sa voix à donner, et la justice des droits du jeune prince est incontestable. D'après nos institutions, aucune femme ne peut succéder à la couronne, si elle n'est fille, ou mariée, avec le consentement des États, à un

prince luthérien. Or, Ulrique s'est mariée sans avoir consulté les États, et le prince de Hesse est calviniste.

— Mais Ulrique veut acheter la couronne aux dépens de l'autorité, et, à ce prix, on ne la lui refusera pas.

— Peut-être bien, si le jeune prince veut consentir aux mêmes conditions. Le général Duker est dans ce moment chez lui, afin de chercher à l'y décider. Que Dieu fasse découler la persuasion de ses lèvres! car la Suède n'aurait pas sujet de se réjouir sous le gouvernement de cette Ulrique.»

Dans cet instant le général Duker se précipita dans l'appartement d'un air furieux; il jeta avec rage son chapeau sur le

plancher, et se promena à grands pas sans remarquer les officiers.

« Ainsi vous n'avez rien fait ? » demanda tristement Schwedenborg.

« Que peut-on faire avec un enfant qui se laisse dominer par des fous ? Il se repose sur la force de son droit ; il veut l'autorité absolue ou rien. Eh bien, soit! il pourra bien obtenir ce dernier article par son indolence et sa folle confiance.

— Puisque cette dernière tentative a été vaine, dit Schwedenborg en prenant son chapeau, que le ciel conserve votre excellence ; je pars.

— Vous voulez aussi m'abandonner, mon fidèle allié ?

— Que ferais-je ici ? Le siége

est levé, mon art ne peut plus être utile à l'armée. Je vais inspecter les travaux des mines. Dans les conjonctures présentes, l'air extérieur m'oppresse ; je vais essayer si l'air intérieur conviendra mieux à ma constitution. »

Il se tourna vers Arwed. «Nous nous reverrons, » prononça-t-il d'un ton mystérieux.

« Qui sait? » reprit Arwed en songeant au sombre avenir qui se déroulait devant lui.

«Nous nous reverrons, s'écria Schwedenborg d'une voix forte; le sombre et impétueux sentiment dont le Seigneur m'a fait don, plus comme châtiment que comme récompense, m'en prévient. Nous nous reverrons, et

si je ne me trompe, dans un bien douloureux moment de votre vie. Que Dieu vous accorde des forces pour le supporter! » Il sortit.

« Avez-vous réussi, Gyllenstierna? » demanda Duker avec inquiétude.

« Si j'avais rejoint Gortz une heure plus tôt. J'ai été témoin de son arrestation.

— C'était ma dernière espérance. A présent Gortz est perdu; et la Suède n'appartiendra jamais au duc.

— Tu conservais encore de l'espoir? » demanda Brenner étonné.

« Qu'est-ce qui serait impossible à ce puissant génie? J'ai appris à le bien connaître d'après

une de ses lettres au roi. Si Gortz s'était sauvé, il aurait su décider le czar à mettre le duc sur le trône pour condition de la paix. Et combien de choses n'aurait-il pu exécuter, dont nous ne concevons pas même la possibilité ! Mais les malades, dans leur paroxysme, vont mettre à mort le médecin qui seul pouvait les sauver ; et, alors, quel moyen de salut leur restera-t-il ?

— Vos craintes sont exagérées, général, dit Arwed : malgré la haine profonde que les ennemis de Gortz ont conçue pour lui, ils n'oseront attenter à ses jours, ne serait-ce que par un saint respect pour les mânes de leur roi.

— Vous êtes encore trop jeune, Gyllenstierna, pour bien con-

naître les hommes. Les fiers sénateurs ne pardonneront jamais à l'étranger qui, par son adresse, sut anéantir le reste de leur autorité. Le peuple, qui n'ose attaquer la mémoire du roi qu'il admire, s'en prend à Gortz et le considère comme la cause des maux qu'il souffre. Ulrique le hait, comme elle hait son neveu, et craint qu'il n'agisse puissamment pour lui. De plus, elle peut se rendre populaire en le sacrifiant. C'est un homme mort.

— En ce cas, procurez-moi mon congé, général, dit vivement Arwed.

— A quoi bon? Pourquoi cette précipitation? Vous choisissez mal votre temps. Pour gagner l'armée, il va y avoir une quan-

tité de promotions, votre père est un des plus zélés partisans de la nouvelle reine, vous pourrez peut-être sauter quelques grades et obtenir de suite un régiment.

—Je crois, au contraire, que bientôt je ne pourrai plus rester avec honneur au service de Suède; mais il ne s'agit pas de cela dans cet instant. Un être qui m'est cher au-delà de toute expression, attend de moi seul consolation, protection et secours. Il faut que je me rende sur-le-champ à Stockholm, dussé-je déserter mes drapeaux.

— Vous n'en serez pas réduit là. La garde part aujourd'hui même pour Stockholm; ainsi ne précipitez rien. Si plus tard vous persévérez dans votre intention

de quitter le service, je ferai ce que vous désirez. A présent, une semblable démarche vous rendrait suspect et ne vous serait d'aucune utilité.

— Vos conseils sont ceux d'un père, et je les suis volontiers. »

Tout-à-coup de brillantes fanfares se firent entendre de toutes parts, et le tonnerre de l'artillerie de la ville se mêla à ces sons bruyans.

« Que signifie cela? demanda Brenner.

— Le prince a agi avec vigueur et promptitude. Il a mis plus de vigueur et de promptitude à conquérir la couronne à son épouse que la victoire à la Suède. L'armée est gagnée et Ulrique est reine.

CHAPITRE XVI.

La garde était arrivée à Stockholm. Arwed, après avoir rempli les devoirs de son état, vola vers le Blasius-Holm dans la demeure du capitaine de frégate qui avait recueilli avec joie et respect la fille de l'infortuné Gortz. Il se nomma, et on le conduisit dans l'appartement de Géorgine. La pauvre jeune fille vint à sa rencontre d'un pas chancelant : sa figure pâle et ses yeux rougis par les larmes indiquaient ses souffrances. Arwed se précipita pour la serrer dans ses bras ; mais elle recula, et lui tendit une main dont le froid glacial le fit frémir.

« Tu n'as pas sauvé mon

père, dit-elle d'une voix tremblante.

— Sur mon honneur, » s'écria Arwed désolé du reproche que semblaient contenir ces paroles, j'ai fait tout ce qui était en mon pouvoir; mais le terrible destin fut plus fort que ma ferme volonté.

— J'ai besoin de te croire. Je te remercie de tes efforts. Veux-tu encore faire quelque chose pour moi? obtiens-moi, par ton influence, un entretien avec mon pauvre père. On a jusqu'à présent repoussé avec dureté toutes mes prières à cet égard.

— Rien de ce qui dépendra de moi pour remplir tes désirs ne sera négligé.

— Laisse-moi donc seule. Vas,

agis, et apporte-moi l'assurance que l'on accorde à mon père une grâce que l'on ne refuse pas même aux brigands et aux assassins.

—Tu me congédies déjà, Géorgine! Est-ce ainsi qu'une fiancée chérie doit recevoir celui qu'elle aime!

Fiancée! reprit Géorgine avec un triste sourire. Ah! cher Arwed, il ne peut plus être question de cela entre nous. La fille d'un homme que tes compatriotes accusent de haute trahison ne peut unir son sort à celui d'un Suédois.

— Et tu peux me juger avec autant d'injustice? Mais non, tu me connais mieux, et tu affectes du mépris pour cacher ta froi-

deur. Mais tu dois t'attendre que ton malheur n'attachera que plus fortement à ton sort l'homme que tu as jugé digne de ton amour. »

A ces mots, une légère rougeur couvrit le visage décoloré de Géorgine, ses yeux reprirent leur éclat : elle s'approcha vivement d'Arwed, et posant sa main sur la poitrine de son amant, elle dit avec orgueil : « Je le sais, Arwed, je sais que dans toutes les circonstances de la vie tu obéiras toujours à ce que l'amour et l'honneur exigeront de toi ; mais une faible jeune fille ne doit pas non plus manquer à ce que l'honneur lui prescrit, et sa voix m'ordonne de te refuser ma main

tant que ton pays pourra considérer cette union comme une tache pour ta famille.

— Géorgine, tu ne m'aimes plus! dit Arwed en gémissant.

Géorgine le regarda, et ce regard exprimait tout son amour. Sans qu'elle s'en aperçût, ses yeux se remplirent de larmes. Enfin la passion l'emporta, elle s'élança dans les bras de son amant, le serra avec force contre sa poitrine oppressée. « Vas et agis pour moi, » s'écria-t-elle en sanglotant et en se précipitant dans un cabinet voisin.

Arwed voulut la suivre; mais il l'entendit tirer les verroux, et il se retira accablé par les plus douloureuses sensations.

CHAPITRE XVII.

Le nouveau conseiller d'État, Nyls, comte de Gyllenstierna, était assis à son secrétaire, dans la même position que deux mois auparavant, lorsque Arwed se présenta devant lui d'un air soumis.

« Ah ! s'écria-t-il ironiquement, M. le capitaine a donc enfin la bonté de se rendre à mes invitations réitérées ? Veuillez prendre place sur ce canapé, je suis à vous dans l'instant. »

Mais Arwed resta debout d'un air résigné. Il était décidé à tout supporter pour adoucir le père sévère dont la puissance poli-

tique venait de croître si rapidement.

Le vieux conseiller acheva sa lettre, signa, fit un vigoureux paraphe, se leva, et s'approcha d'Arwed, les bras croisés et le regard courroucé.

« Par où dois-je commencer mes reproches? Tu as accumulé tant de sottises dans le court espace de temps qui vient de s'écouler, que je ne sais par où débuter. Je m'en tiens au résultat, qui prouve que tu es non-seulement un fils désobéissant, mais un fils perdu qui fera le malheur de mes vieux jours.

— Il est vrai que je me suis rendu, contre vos ordres, à l'armée du... dit Arwed, cherchant à s'excuser.

— C'est là la moindre de tes sottises, interrompit vivement le père. Tu as commis tant d'extravagances, qu'un mépris aussi insolent de ma volonté paraît, en comparaison, une bagatelle. D'ailleurs, ici, les événemens peuvent te tenir lieu d'excuse. D'après les dépêches que nous avons reçues aujourd'hui, l'armée d'Armfeld a été détruite par le froid dans les montagnes de fer; et malgré tout le chagrin que ta mauvaise conduite me cause, je suis cependant bien aise que ton entêtement t'ait préservé d'une mort aussi peu glorieuse.

— Mille grâces, sauveur inconnu! se dit Arwed; et s'adressant à son père : Si ce n'est pas cela qui excite votre indignation,

j'ignore ce qui a pu m'attirer votre courroux, et j'attends de votre justice qu'il me sera permis de me défendre.

— Audacieux et entêté comme à son ordinaire ! Vous arrivez devant moi *quasi re benè gesta* parce que vous ne me croyez pas aussi bien informé. Mais, dites-moi, qui a fait partie de la députation choisie pour offrir au duc de Holstein la couronne ? Qu'est-ce qui a accompagné le major Brenner afin d'offenser la reine et de prévenir Gortz du destin bien mérité qui l'attendait ? qui a menacé d'un duel le colonel Beaumgardt parce qu'il a rempli son devoir ? qui sort en ce moment de chez la fille d'un cou-

pable de haute trahison qui a mérité l'échafaud?

— Vous êtes bien instruit, mon père, je suis trop fier pour nier aucune de mes actions; mais je ne croyais pas qu'elles dussent exciter votre indignation. Le roi, en me nommant capitaine, m'avait rendu indépendant. Ainsi j'étais libre de suivre ma conviction. Vous-même, mon père, serez forcé de convenir que les droits de la princesse et du duc étaient douteux. Pour moi, j'étais persuadé que la justice était pour le duc, et j'ai agi en conséquence. J'ai voulu sauver Gortz parce que je le crois innocent...

— Tu le penses, parce que tu aimes sa fille.

— Le colonel Beaumgardt m'a personnellement offensé, et nous viderons notre différend aussitôt que mes inquiétudes sur le sort de Géorgine me le permettront.

— Arwed, espères-tu sérieusement obtenir mon consentement à cette union?

— Agissez comme il vous plaira, mon père. Dans tous les cas, mon parti est irrévocablement pris, et vous-même, mon père, me mépriseriez, si au moment où le malheur tombe sur sa tête innocente, j'abandonnais la jeune fille dont j'ai obtenu les affections dans un temps où le soleil de la prospérité luisait pour elle.

— La reine te le défendra.

— Et quand ce serait la grande Marguerite qui, par sa sagesse,

réunit les trois couronnes sur sa tête et les retint d'une main ferme et vigoureuse, elle n'aurait aucun empire sur mes sentimens; à plus forte raison cette misérable Ulrique, qui achète une couronne à laquelle elle n'a aucun droit, et qui la paie du plus bel attribut de la royauté, l'autorité.

Tu es dans les vrais principes,» dit avec humeur le conseiller; mais le plaisir secret qu'il éprouvait en considérant son fils avait dissipé la violence de son indignation. Arwed, debout devant lui, s'exprimait avec feu; ses grands yeux lançaient des éclairs, sa physionomie si animée peignait la grandeur d'âme; son attitude fière et imposante le

montrait à son père tel qu'il devait être en plantant son étendard sur les remparts conquis par sa valeur. « Sur mon honneur, s'écria enfin le vieillard, si tu n'avais acquis tant de gloire à Frédérik-Hall, je ne prendrais pas la chose aussi doucement. Mais le fait d'armes que Charles XII a récompensé par un embrassement, devait, ma foi, être une action héroïque, et il faut pardonner bien des choses à un héros. Depuis long-temps, nous autres Suédois, en avons contracté l'habitude.

— Et cette récompense n'était pas la plus précieuse que le roi m'eût accordée. Pour avoir repoussé une sortie des assiégeans, j'avais sa parole pour mon union

avec Géorgine. Et certes, vous n'eussiez pas résisté aux prières de Charles XII.

— Oui, oui. Mais un boulet a changé tout cela, et pour toujours; je te plains, mais il n'y a point de remède.

— Je ne renonce pas à toute espérance. On ne peut mettre Gortz à mort sans le juger, et si l'on veut être impartial, il faudra l'absoudre. Mais, mon père, j'ai une grâce à vous demander. La fille du baron désire voir son père, accordez-moi cette permission.

— Cela est impossible pour le moment. Peut-être plus tard, lorsque la sentence sera prononcée... D'ailleurs cela ne me regarde point, cela dépend du

président de la commission d'enquêtes, le maréchal des États Ribbing.

— Grand Dieu, ce cœur inflexible! Donnez-moi au moins un mot pour lui, afin qu'il accorde par égard ce qui n'est qu'une justice.

— Je ne puis; retire-toi, tu abuses de mon indulgence. »

Il lui fit signe de sortir; Arwed voulut répliquer, mais le conseiller lui tourna le dos, et Arwed sortit tristement.

CHAPITRE XVIII.

Tout ce que l'éloquence peut avoir de moyens pour toucher,

gagner ou effrayer, avait été inutilement employé par Arwed pour attendrir le maréchal des États Ribbing ; mais ses paroles s'étaient brisées contre l'inflexibilité de cet homme, comme les vagues impuissantes contre les bancs de rochers. Le cœur ulcéré de la dureté de ce refus, le jeune homme se trouvait dans la haute salle voûtée de l'hôtel-de-ville, du Sudermalm, où Gortz était détenu. Une bourse à la main, il cherchait, avec une répugnance secrète, à gagner le geolier.

Mais celui-ci secouait sa grosse tête d'un air pensif. « Dieu sait, dit-il en faisant résonner l'énorme trousseau de grosses clefs qui pendait à sa ceinture, Dieu sait quel plaisir j'ai à prendre de

l'argent! mais il faut être prudent, M. le capitaine, et se servir du peu d'esprit que le ciel nous a donné. Votre bourse me tente; mais j'aime encore mieux ma tête, et c'est d'elle dont il s'agit ici. C'est pourquoi faites-moi la grâce de continuer votre chemin, afin que je n'éprouve pas du désagrément pour avoir un instant causé avec vous. » En parlant ainsi il ouvrait la porte et la montrait du bout de son bonnet en faisant un profond salut.

Arwed obéit avec colère à la dure nécessité, jeta la bourse refusée, qu'il ne croyait plus pouvoir garder avec honneur, à un pauvre soldat invalide qui passait près de lui soutenu par

ses béquilles, et se disposa à s'éloigner.

« Prenez-moi avec vous, comte de Gyllenstierna, » lui cria une voix sonore et bienveillante. Il se retourna et vit un inconnu d'une quarantaine d'années. Sa figure exprimait la sagesse, la franchise et le courage, son costume était celui d'un prêtre. Il sortait de la maison de ville, et se dirigeait vers Arwed.

« Vous me connaissez, M. le pasteur? dit Arwed étonné.

— Seulement d'après ce que m'a dit de vous l'infortuné pour lequel vous vous intéressez, répondit le pasteur en marchant à côté de lui; mais tout me disait que je ne me trompais pas et que

je ne pouvais mieux m'adresser. Je suis ici pasteur de la communauté allemande. Le baron Gortz m'a choisi pour lui administrer les secours évangéliques, que je lui porte avec joie et douleur. Le sort si peu mérité de mon malheureux compatriote m'a touché, et je suis résolu à faire plus pour lui si je le puis. Son âme sans tache, soutenue par sa pieuse confiance en Dieu, n'a nul besoin de secours spirituels. Je voudrais donc chercher à sauver sa vie, afin que la haute sagesse de cet homme vertueux pût encore être utile au bonheur de ses semblables.

— Digne serviteur de Dieu! dit Arwed en lui serrant affectueusement les mains.

— Avant tout, je veux me jeter aux pieds de la reine. Je me suis déjà rendu trois fois au château; mais je n'ai pu jamais pénétrer jusqu'à sa majesté, ce que j'ai attribué à la haine profonde des ennemis que le bon Gortz s'est faits parmi les courtisans.

— Il se pourrait bien aussi que la mauvaise volonté de la reine en fût l'unique cause.

— Je ne puis le croire; et si seulement je parviens jusqu'à elle, je m'en promets les plus heureux résultats. Vous êtes bien à la cour, M. le comte; procurez-moi une audience, je fais mon affaire du reste. Elle est femme, et ne peut manquer d'avoir un cœur susceptible de pitié.

— Vous vous êtes choisi un

triste protecteur, M. le pasteur. Cependant vous verrez la reine, dussé-je vous ouvrir une route jusqu'à elle à la pointe de mon épée! »

Pendant cet entretien ils avaient franchi l'écluse qui joint le Sudermalm à la ville et ils montèrent sur le Ritterholm.

« Annoncez-nous à sa majesté, dit Arwed au valet de chambre qu'ils trouvèrent à la porte des appartemens de la reine, en lui passant quelques pistoles dans la main. Le comte de Gyllenstierna et le pasteur Conradi supplient sa majesté de leur accorder une courte audience.

— Je ferai mon possible, assura le valet de chambre d'un air gracieux. »

Après un instant de pénible attente, il revint : « Tout allait bien; mais le nom de monsieur a tout gâté. Devenue attentive par ce nom, sa majesté me demanda seulement alors si c'était le vieux ou le jeune comte de Gyllenstierna qui se présentait. La reine ne peut recevoir dans ce moment, et ces messieurs auront la bonté de remettre leur requête écrite au secrétaire.

— Malédiction ! s'écria Arwed outré de sa propre maladresse. »

— Cela équivaut à un refus, » dit en gémissant le pasteur.

Un officier supérieur, de l'air le plus noble, entra en ce moment, et voulut passer chez la reine.

— Quel est ce Monsieur ? » de-

manda le pasteur au valet de chambre.

« Le lieutenant-général Rank.

— Le baron de Gortz m'en a parlé comme de son dernier ami. Peut-être pourrait-il faire quelque chose pour nous.

— Ayez la bonté de nous entendre un instant, M. le lieutenant-général, » lui cria vivement Arwed. Il retourna sur ses pas, et s'approcha d'eux.

« Nous sommes ici pour essayer une démarche en faveur du baron de Gortz. La reine refuse de nous recevoir. Vous vous rendez auprès de sa majesté, daignez parler pour nous. Il est vrai que nous sommes des inconnus pour vous; mais votre pro-

pre cœur intercédera en notre faveur.

— Qui ne connaitrait le vaillant Gyllenstierna? répondit Rank d'un ton gracieux; et ce digne ecclésiastique ne m'est pas non plus étranger. J'emploierai volontiers pour vous mon mince crédit; mais je connais la reine, et je doute du succès. »

Il entra, les supplians attendirent son retour avec angoisse. « La reine, dit-il en revenant, va passer par ici pour se rendre dans la grande salle des cercles, et elle vous entendra en passant. Soyez courts et prudens, et que Dieu vous accorde la persuasion ! »

Les portes s'ouvrirent avec

fracas. Deux pages chamarrés d'or précédaient, portant des flambeaux. Entre deux rangs de chambellans s'avançait la fière Ulrique, vêtue d'une lourde robe de drap d'or, la poitrine entourée de nuages de dentelles, les bras, les mains, le cou et les oreilles surchargés de pierres précieuses; et, tout au haut de son énorme coiffure bien crêpée, brillait la petite couronne de diamans. Des pages portaient sa longue queue, et ses femmes la suivaient. La reine parcourut la salle des yeux, cherchant les supplians d'un air mécontent. Le pasteur Conradi s'approcha, mit un genou en terre, porta le bord de sa robe à ses lèvres, et dit d'un ton pénétrant : « Que votre ma-

jesté daigne m'écouter avec indulgence!

— Levez-vous, » dit Ulrique en s'arrêtant, et tout son cortége resta immobile.

«Votre majesté, continua Conradi sans changer de posture, a hérité de la couronne de son très-haut et très-glorieux frère.

— Hérité très-justement, interrompit vivement la reine en se tournant vers sa suite, et je ne concois pas comment cela peut encore paraître douteux à de certaines personnes.

— Il est impossible de douter, continua le pasteur surpris de cette brusque interruption, que votre majesté ne chérisse et ne respecte la mémoire de son glorieux frère. Cependant son plus

fidèle serviteur, l'homme qu'il honorait d'une confiance sans bornes, languit dans une dure détention, une sentence de mort est suspendue sur sa tête innocente, et ses amis frémissent de l'idée que la Suède peut répandre son noble sang.

— C'est le digne prix de ses services. Avez-vous encore quelque chose à dire?

—Je supplie votre majesté de faire grâce à l'infortuné, continua le pasteur avec une chaleur toujours croissante; j'en appelle à la sensibilité de la femme, à la grandeur d'âme de la souveraine, à l'indulgence de la chrétienne. Je jure, par le Dieu auquel nous croyons tous, que Gortz est inno-

cent des crimes qu'on lui impute; et, lors même qu'il se serait rendu coupable de quelques actes nuisibles à la Suède, ce dont je doute, on ne pourrait s'en prendre à lui, puisqu'il n'aurait fait qu'obéir aux ordres d'un maître absolu, qui seul pouvait être responsable du bonheur de son peuple, puisqu'il gouvernait avec un pouvoir illimité.

—Plus d'une génération encore conservera le souvenir de ce gouvernement absolu, remarqua froidement la reine en regardant l'heure à la montre, entourée de brillans, suspendue à sa ceinture. Achevez enfin.

— Je n'ai plus rien à dire, sinon de supplier votre majesté

de ne pas signaler son avénement au trône par une sentence de mort.

— Grâce pour Gortz ! » s'écria Arwed en tombant aux pieds de la reine, et en pressant avec feu contre ses lèvres cette main jadis méprisée.

Ulrique, effrayée d'un mouvement auquel elle ne s'attendait pas, tressaillit ; mais, retirant aussitôt sa main, elle jeta un regard d'orgueil et de colère sur le jeune homme, lui fit signe de se relever, et, sans daigner lui répondre, se tourna vers le pasteur toujours à genoux.

« Mon bon Monsieur, dit-elle avec une froide bienveillance, je pardonnerais volontiers au baron les torts dont il s'est rendu cou-

pable personnellement envers moi; mais mon pouvoir est borné. J'ai reçu la couronne des mains de mes fidèles États, et je ne puis, ni ne veux rien décider, sans leur consentement, sur le crime de haute trahison dont Gortz est inculpé. » Elle fit signe à sa suite, et s'éloigna rapidement.

« Encore une espérance perdue! s'écria le pasteur en se levant. Le calme affecté derrière lequel la reine cache sa vengeance, m'effraie plus qu'une colère qui s'exhalerait en paroles. Que peut-on faire contre un plan aussi adroitement et aussi froidement conçu pour perdre un innocent? Partons. »

Ils se dirigèrent tristement vers la porte. Le feld-maréchal

prince de Hesse entra dans cet instant.

«La reine est-elle encore ici ?» demanda-t-il au lieutenant-général Rank.

«Sa majesté sort dans l'instant, après avoir accordé une audience sur son passage. »

Le prince regarda les supplians. « Comment ! le capitaine Gyllenstierna ? dit-il d'un ton de plaisanterie. Quelle affaire urgente vous amène à la cour, terrain sur lequel vous n'êtes point trop adroit à manœuvrer ?

—Les suites l'ont prouvé. Nous venons d'échouer en demandant la vie du malheureux Gortz.

— La vie de Gortz ? Je devine le motif qui vous fait agir, et je vous plains de tout mon cœur.

— Si votre altesse royale voulait s'intéresser à son sort! reprit vivement Conradi en concevant de nouvelles espérances.

— N'importunez point son altesse royale de vos supplications, dit Arwed avec amertume. Le baron a été arrêté sur des ordres venant de haut, il faut donc que son crime soit prouvé, et ici il est impossible d'obtenir de l'indulgence.

— Vous vous trompez, jeune homme, je ne hais pas cet infortuné. Il fallait le priver des moyens de nuire, il doit rester dans cette impuissance; mais sa mort serait contre mes désirs et ma façon de penser. Si son arrêt dépendait de moi, un bannissement terminerait tout.

Ah! si votre altesse voulait, elle obtiendrait un arrêt plus doux, dit Conradi.

— Mon cher pasteur, reprit le prince avec bonté, le jugement sera prononcé par les États; la puissance de mon épouse est limitée, et je ne suis que son sujet.

— Il reste encore à votre altesse, reprit Arwed, le droit bien doux d'adoucir les derniers momens du malheureux que vous ne pouvez sauver. Sa fille désire le voir; mais le président de la commission d'enquêtes est inexorable.

— Cela est trop dur! quelque coupable que Gortz puisse être, il n'en est pas moins un homme. Cher Rank, allez de ma part

chez Ribbing, et dites-lui que je le désire.

— Que Dieu bénisse votre altesse! s'écria Conradi.

— Mais afin qu'il ne résulte aucun effet fâcheux de ma bonne volonté, j'exige votre parole d'honneur, Gyllenstierna, que l'on n'abusera en aucune façon de cette permission. »

Arwed hésita. Jusqu'à ce moment, rien de semblable ne s'était offert à sa pensée; mais la manière dont on pourrait utiliser cette permission, s'empara alors avec force de son âme si droite. Sa main fit un mouvement pour reculer; mais le prince tendit la sienne, et Arwed ne put refuser l'assurance qu'on lui demandait.

« Adieu! » dit le prince en fai-

sant, de l'air le plus gracieux, un geste pour les congédier.

CHAPITRE XIX.

« Que reste-t-il à faire? demanda Conradi au sombre et silencieux Arwed. Je suis résolu de présenter une requête aux membres des États, mais je n'en espère rien. Ils renverront à la commission d'enquête, et qu'attendre de gens qui, par-tout où ils se rencontrent, se félicitent de l'honneur et du plaisir d'être employés à cette affaire? On ne peut qu'en attendre un arrêt de mort.

— Les inhumains l'ont osé?

— Oui, ils l'ont osé. Et de plus, quelques membres ont poussé l'impudeur jusqu'à dire : Si la tête de Gortz ne tombe, c'en est fait des nôtres. »

Ils marchèrent un instant en silence. Tout-à-coup Arwed s'arrêta. « Le ciel vient de m'inspirer. Le duc de Holstein est arrivé hier. Gortz n'a jamais cessé d'être à son service. Il ne l'avait que prêté à la Suède, il faut qu'il le réclame. Le sujet d'un souverain étranger ne peut être jugé ici.

— Il est hors de doute que le duc a le droit, et qu'il est de son devoir d'agir ainsi. Mais en aura-t-il la volonté? Ce prince se flatte toujours que ses droits à la couronne seront reconnus par les

États, et il craindra de les indisposer.

— N'importe, j'en fais l'essai. Je me rends chez lui, ayez la bonté d'informer la baronne de Gortz qu'elle verra probablement son père demain. »

Ils se serrèrent la main. Arwed vola vers le palais du duc de Holstein-Gottorp. Il fut introduit de suite. Le prince vint au-devant de lui avec un visage irrésolu sur lequel se combattaient la crainte et l'espérance, et lui demanda d'un ton doucereux : « Qu'y a-t-il pour votre service?

— Un des officiers qui, au camp de Frédérik-Hall, voulaient élever votre altesse sur le trône, ose vous rappeler le nom du malheureux Gortz.

— Je ne veux rien entendre de cet homme, reprit le prince en regardant autour de lui d'un air inquiet. Si je m'intéressais à lui, les Suédois pourraient mal interpréter la chose, et dans ce moment-ci il faut éviter avec précaution tout ce qui pourrait les mécontenter.

— Gortz, continua Arwed avec force, n'est arrêté que parce que l'on redoute son génie et sa fidélité aux intérêts de votre altesse. Vos droits de souverain sont attaqués par cette procédure. Sa vie est en danger. Pour le sauver, votre altesse n'aurait qu'à le réclamer avec fermeté comme son sujet; et malgré l'acharnement avec lequel on le poursuit, on ne violerait pas

aussi ouvertement les droits d'un souverain. Vous éprouverez la satisfaction d'avoir sauvé votre fidèle partisan, et vous aurez acquis un puissant appui.

— Vous vous seriez épargné ce long raisonnement, capitaine, reprit le duc avec un sourire embarrassé, si vous aviez su que Gortz a cessé d'être à mon service. »

Une exclamation de surprise échappa au jeune homme indigné. Le duc continua : « Un homme que la nation accuse d'une voix unanime ne pouvait rester à mon service. Je lui ai retiré ses charges de conseiller intime et de premier maréchal. Je ne me mêle plus de lui, la justice est libre de disposer de son sort.

— Je comprends, s'écria Arwed hors de lui. Votre altesse espère obtenir l'amour des Suédois en leur livrant son plus fidèle partisan et en le sacrifiant à leur vengeance. Mais si je juge mes compatriotes d'après moi, cette conduite produira l'effet contraire. Elle vous fera haïr, et l'ingratitude sera le prix de l'ingratitude. »

Arwed se retira désolé de voir sa dernière espérance anéantie.

FIN DU PREMIER VOLUME.

Imprimerie de GUEFFIER, rue Guénégand, n° 31.

chers, viennent de rentrer dans leurs foyers ; ils assurent que de nouveaux succès ont glorieusement récompensé les magnanimes efforts de nos courageux guerriers; que dans le Péloponèse, malgré la hauteur des murailles, le nombre des soldats ennemis, plusieurs forteresses importantes ont été escaladées le glaive à la main, et qu'enfin les mers de Lesbos garderont à jamais une immortelle mémoire d'un long et terrible combat, où la victoire est restée fidèle à nos concitoyens comme elle le fut à Salamine.

Après avoir annoncé à Sophia ces bruits flatteurs, sans écouter sa réponse, elle s'assit à ses cotés et garda un long silence; elle était tombée dans une profonde rêverie. — Quelles

sont donc les pensées tristes qui vous captivent, dit enfin Sophia, lui prenant tendrement la main; tandis que tous les Grecs se livrent à la joie pour participer au glorieux triomphe qui vient d'orner le front de nos guerriers des couronnes de la victoire, vous paraissez altérée; votre visage est pâle; des larmes mouillent vos yeux; qu'avez-vous, ma mère, je vous en prie? Éprouveriez-vous des peines secrettes? Ah! ne me les cachez pas, ces nouvelles douleurs. — O Sophia! ma chère fille, qui pourrait résister à votre tendresse, à ces touchantes expressions qui viennent jusqu'au fond de mon cœur ranimer la vie prête à s'éteindre? Vous avez des consolations pour toutes les infortunes; vos larmes se mêlent

sans faste aux douleurs de vos semblables. Que vous connaissez bien le cœur des malheureux ! Aussi, chaque fois que je m'entretiens avec vous, je ressens un charme secret qui me ferait croire à un enchantement ; vous effacez dans mon souvenir tout ce qu'il y a d'amertume; il n'y reste plus qu'une vague mélancolie. Cessez de vous alarmer ; mon sort est toujours le même ; rien n'est venu y apporter ou de la joie ou de la douleur. Thélaire a cessé de vivre, et je ne la dois revoir que le jour où, le ciel prenant enfin pitié de sa mère, m'enlèvera du monde pour me réunir à mon enfant chéri. Mais ces combats, ces chants de victoire, tous les détails que m'ont donnés nos montagnards, m'ont re-